

*LA NOUVELLE*  
**RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

**AUGUSTE VIATTE**

**L'Inde à la veille d'une crise**

**YVES SIMON**

**La guerre dure et la guerre longue**

**H. A. REINHOLD**

**MARCEL RAYMOND**

**WALLACE FOWLIE**

**Chroniques**

Les événements internationaux — Le théâtre : L'Echange

Les livres : Charles de Gaulle, Le printemps tragique,

Les beaux jours viendront, — Notes.



**Numéro 6**

**25 cents**

**MARS**

**1942**

# LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau  
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

## Sommaire

AUGUSTE VIATTE . . . . .	.L'Inde à la veille d'une crise	321
MARCEL RAYMOND . . . . .	.Un maître parmi nous : Gustave Cohen	327
YVES R. SIMON . . . . .	.La philosophie dans la foi, (fin)	336
WALLACE FOWLIE . . . . .	.Trois sonnets	342
H. A. REINHOLD . . . . .	.L'éternelle gloire	345

## CHRONIQUES

### Les événements internationaux

YVES R. SIMON : La guerre dure et la guerre longue.

### Les livres

ANDRE LANGLOIS : Charles de Gaulle par Philippe Barrès — R.D. :  
Le printemps tragique, par René Benjamin —

JEAN DESFORGES : Les beaux jours viendront... par Charles-Henri  
Beaupray.

JEAN RACETTE : Toi, l'homme nouveau, par Ch. Frédéric, S.J.

LE BRAQ : Le rayon lointain, par Marcel Maestro.

### Le théâtre

MARCEL RAYMOND : L'Echange de Paul Claudel chez les Compagnons  
de Saint-Laurent.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable  
par manda' ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal.

# LA NOUVELLE RELÈVE

---

## L'INDE À LA VEILLE D'UNE CRISE.

« C'est d'une extrémité de l'Europe qu'il me faut reprendre à revers l'Asie pour y atteindre l'Angleterre. Ce serait l'expédition gigantesque, j'en conviens, mais exécutable du dix-neuvième siècle. Par le même coup la France aurait conquis l'indépendance de l'Occident et la liberté des mers... Alors les Anglais, menacés dans les Indes, chassés du Levant, seront écrasés sous le poids des événements dont l'atmosphère sera chargée. » Ainsi s'exprimait Napoléon. Les mêmes fatalités géographiques commandent à Hitler la même stratégie. Par derrière les nuages du Proche-Orient, par derrière le cyclone japonais, on peut entrevoir le même mirage, celui qui, depuis Alexandre, a ébloui les plus grands conquérants.

L'Inde est vulnérable. Une marche à travers les déserts, déchainant sur ses pas les instincts des pillards, n'apparaît pas chose impossible. Plus d'une fois dans l'histoire, les nomades des plateaux ont submergé les riches plaines : ils ne l'oublient pas ; aux frontières afghanes, la dissidence couve encore parmi les Afridis ; il y a dix ans, une petite guerre entre eux et les Anglais s'est terminée par l'éclipse de leur prophète le fakir d'Ipi, mais on le sait vivant, et guettant sa revanche. Du côté de l'Est, la machine de guerre japonaise s'est terriblement rapprochée. Elle a pénétré, en Birmanie, sur un territoire qui dépendait naguère de Delhi. A Singapour, la flotte niponne tient une clef de l'Océan

Indien, et si elle s'y épioie elle peut sectionner ou tout au moins rendre intermittentes les communications de la péninsule.

Par le dedans aussi, l'Inde est assez faible. Le «subcontinent», comme l'appellent les Anglais, comptait trois cent quatre-vingt-huit millions d'âmes au recensement de l'année dernière : masse énorme, mais débile et fluide. Vingt races, quatre ou cinq grandes religions s'y coudoient et s'y haïssent. Une poignée de Britanniques, peu aimés, empêche les fanatismes d'exploser. La majorité les accepte passivement, comme elle acceptait hier le Grand Mogol, comme elle accepterait demain, sans plus de résistance, un maître jaune; elle acquiert peu à peu un minimum d'hygiène, un minimum d'instruction, mais elle reste généralement illettrée, écrasée par le climat, rongée par les fièvres, usée par les mariages précoces, par le despotisme de la famille, de la caste, par l'antagonisme des sectes; périodiquement, hindouistes et musulmans s'exténuent, les adorateurs de Vichnou déchirent les abominables qui mangent de la chair, les croyants de Mahomet abattent quelques infidèles, les Sikhs, les Parsis, les bouddhistes, les animistes des montagnes réclament protection, les «hors-caste», à l'intérieur même de l'hindouisme, exigent l'accès aux temples, et des droits humains. Leurs revendications contradictoires ont fait avorter les projets successifs d'autonomie. Les Anglais en bénéficiaient jadis; maintenant ils les déplorent sincèrement, mais il serait difficile que leur commisération ne prit pas, chez les moins réfléchis, une forme dédaigneuse; que, rejetés par les sociétés indigènes, ils n'eussent tendance à se replier sur leur propre société, exclusive et jalouse. Plus le colonisé monte, et plus le manque d'égards, chez l'Européen d'un rang inférieur, lui devient sensible. «*I hate those people*»: je me rappellerai toujours le rictus du négociant hindou, établi à Londres, qui, sur un paquebot du golfe Persique, me désignait avec ces mots de jeunes sportifs blonds et roses; je n'oublierai pas l'arrogance de ces blancs-becs qui n'eussent pas daigné lui adresser la parole. Nul ne dira suffisamment le mal qu'ont fait certaines attitu-

des : les piqûres d'amour-propre, cuisantes et présentes, font méconnaître des brutalités cent fois pires mais lointaines; et je crois lire entre les lignes que dans cette guerre les répugnances de couleur parmi les coloniaux, ont retardé la mobilisation des Chinois en Malaisie, leur emploi sur le front birman, bref la défense de l'Asie par les Asiatiques eux-mêmes.

Il ne s'agit ici que de subalternes. Une vraie culture engendre la sympathie et la compréhension pour celle d'autrui. L'Inde a eu de grands vice-rois, un notamment, lord Irwin, devenu plus tard lord Halifax, qui aurait résolu ses problèmes si leur complexité n'interdisait une solution rapide. Du côté hindou, de nobles âmes comme Gandhi ont transposé le débat sur le plan le plus haut et tâché de réformer leur pays pour lui mériter sa liberté. Qui suit sa politique en détail n'en est pas moins souvent déçu. Périodiquement, il semble qu'un grand élan va tout emporter, et cet élan s'effrite en palabres. Convoqués à une « table ronde » pour exprimer leurs vues d'avenir, les dirigeants de l'opinion publique ne s'entendent sur aucun point; des questions comme la « représentation communale » — c'est-à-dire le vote par confessions religieuses — accrochent interminablement la discussion. Sans doute un grand parti, le Congrès, groupe la majorité des nationalistes, et apparemment celle des citoyens, au moins dans ces classes instruites qui ont le droit de vote; il a gouverné un temps sept provinces sur onze, jusqu'à sa retraite volontaire dans l'opposition. Il revendique le « statut de Dominion » pour une Inde unifiée et démocratique, comprenant, non seulement les territoires de la Couronne, mais les principaux indigènes. A y regarder de près cependant, on y discerne au moins deux tendances assez différentes; celle des mystiques genre Gandhi, qui rêvent d'un retour à l'Inde patriarcale des épopées, d'un monde sans violence où l'homme vivrait de lait et de fruits, se tisserait ses propres vêtements, répudierait le machinisme occidental pour se confiner dans la méditation du Baghavat-Gita ou de l'Évangile revu par Tolstoï; et celle des politiques, tel le pandit Jawaharlal Nehru, qui sont au contraire des

« modernes », teintés de socialisme à l'européenne, et qui veulent changer la face de leur pays pour l'affranchir, s'inspirant de Kemal Ataturk, de Sun Yat-Sen, un peu de l'Irlande. Gandhi a souvent été le symbole, Nehru et ses pareils les réalisateurs. Mais, bien qu'ils comptent parmi eux des musulmans, leur idéal unitaire effraie les porteparole de l'Islam, qui ont eux-mêmes leur congrès présidé par M. Jinnah : ceux-ci redoutent, pour leurs quatre-vingt millions de coreligionnaires, le despotisme d'une majorité hindouiste, de là leur insistance pour garder un électorat séparé, le rêve qu'ils caressent de former un Etat distinct — rêve difficilement réalisable puisqu'en beaucoup d'endroits hindouistes et musulmans s'enchevêtrent —, de là leur intransigeance. L'unitarisme, la démocratie, effraient d'autre part les princes : or ces maharadjahs, ces rajahs, ces nababs font encore la loi sur un cinquième du pays, sept cents souverainetés dont les plus petites ne sont qu'une poussière de villages, dont les plus grandes, Haïderabad, Mysore, le Cachemire, embrassent plusieurs millions de sujets et sont bien gouvernées par des monarques « éclairés ». La prépondérance hindouiste effraie les parias — eux aussi, soixante ou soixante-dix millions d'âmes — qui, malgré les efforts de Gandhi, se heurtent à l'inhumanité des « orthodoxes ». Ainsi se limite le pouvoir du Congrès : il éveille, dans des minorités compactes et solidement organisées, une animosité qui tournerait vite à l'émeute. Ainsi s'explique l'influence de ces « libéraux », sir Tej Bahadur Sapru, M. Sayakar, qui tentent d'amortir les chocs entre hindouistes et musulmans, entre orthodoxes et parias, entre nationalistes et Britanniques, et qui sont ainsi devenus, malgré leur petit nombre, les conciliateurs indispensables. Ainsi s'explique que l'Inde n'ait pas eu de Sun Yat-Sen : ses tares rappellent celles de la vieille Chine, mais sans la même unité culturelle, ni sociale.

Néanmoins, les contagions modernes ne se sont pas trop propagées. Ni Berlin, ni Moscou n'ont recruté plus d'une poignée d'adhérents. Pour devenir marxiste, écrivait le socialiste français André Philip, il faudrait que l'Inde eût

passé par le stade capitaliste; pour devenir nazie, il lui faudrait avoir traversé le marxisme; et elle n'a pas non plus, comme le Japon, une vieille tradition d'étatisme guerrier. Quelques terroristes, hier, jetaient des bombes, et se réclamaient de Lénine plus ou moins sincèrement; quelques agitateurs sont passés à l'Axe, M. Subhas Chandra Bose en Allemagne, Mme Kamaladevi Chattopadhyahya au Japon: on reparlera de ces « Quislings » si l'Inde est envahie. Mais les meneurs, en général, restent sourds aux avances du « panasiatisme »; hostiles à la domination britannique, ils n'éprouvent nul désir de l'échanger contre le joug de Berlin ou de Tokio; la « non-violence » de Gandhi est aux antipodes de la mystique hitlérienne, et il le sait; un Nehru continue à regarder avec complaisance vers le travaillisme démocratique. Tout au plus craindra-t-on que le Mahatma n'oppose une « objection de conscience » à l'emploi de la force contre la force: il conseillait aux Tchécoslovaques, hier, de trouver leur salut dans l'acceptation du martyr; quant aux politiques, ils ont saisi l'occasion d'un magnifique chantage: donnez-nous le statut de Dominion si vous voulez notre concours; nous sommes prêts à collaborer avec les nations libres, mais en tant que nation libre; appliquez-nous la charte de l'Atlantique. Ils s'en tiennent là: et comme les musulmans, de leur côté, s'entêtent dans leurs exigences contradictoires, l'Inde, en l'an de grâce 1942, donne encore le spectacle d'un chassé-croisé entre le pandit Nehru et M. Jinnah, de négociations sur le « vote communal » et autres sujets analogues, de vains efforts pour résoudre la quadrature du cercle...

Elle a tenté, du moins d'organiser sa défense. Ses industries ont augmenté leur rendement. En plus d'un gouvernement élargi, un « Conseil national de défense » groupe des représentants éminents de toutes les classes et de toutes les religions. La visite du général Tchiang Kai-Chek aura-t-elle pour effet de développer le sentiment d'une solidarité asiatique? L'héritier de Sun Yat-Sen peut se faire écouter plus volontiers qu'un autre; nul n'est mieux qualifié pour souligner aux nationalistes orientaux que leurs griefs contre

L'Europe n'ont aucune commune mesure avec les périls actuels. Il y mettra toute sa chaleur : c'est pour lui une question de vie ou de mort ; il faut à la Chine une Inde amie si elle ne veut périr d'inanition. Il recueillera de la sympathie : sera-t-elle assez forte pour amener ses interlocuteurs à surmonter leurs rancunes héréditaires et à se tolérer mutuellement tant que durera le besoin d'un front commun ?

Le problème de l'Inde, dans cette guerre, n'est pas trop difficile militairement : les plus hautes montagnes du monde barrent la péninsule, et même à l'Est, entre l'Assam et la Birmanie, s'étendent des chaînes couvertes de jungles. Il est plus compliqué sur mer : sans doute, de Singapour à Colombo, il n'y a pas d'échelons, comme en Indonésie, permettant des bonds et des débarquements progressifs, mais il en va tout autrement de Birmanie au Bengale, et surtout la menace sur le ravitaillement paraît redoutable. En politique, chez les personnages en vue, les défections proprement dites ne semblent pas à craindre généralement, mais des nœuds inextricables, durcis par le temps, bloquent trop souvent la machine. Enfin, dans ce terrain où fermentent les passions, à l'étage inférieur des sectaires et des criminels, une « cinquième colonne » peut se glisser par mille fissures : militaire, politique, psychologique, le problème de l'Inde est peut-être davantage un problème policier.

Auguste VIATTE

## UN MAÎTRE PARMI NOUS: GUSTAVE COHEN

Une carrière entièrement consacrée à la recherche et à l'enseignement, telle peut se résumer la vie du Professeur Gustave Cohen, professeur en Sorbonne, et, depuis plusieurs mois, à l'Université Yale. Qu'il exhume des archives nationales un manuscrit inconnu, qu'il aille à l'étranger ouvrir une chaire de langue et de littérature françaises, qu'il s'avance devant le public pour lui présenter, selon la tradition, une tragédie ou une farce médiévale, qu'il fasse comprendre à ses élèves la beauté d'une ode de Ronsard ou le sens caché d'un poème de Valéry, il obéit au même mobile : faire aimer la France dans ses œuvres. Il a prouvé également qu'il savait la servir par les armes.

Né en Belgique, le 24 décembre 1879, d'un père français, dont la famille était établie à Marseille depuis trois générations, et d'une mère belge, il se montre, dès son adolescence, doué pour les études littéraires. Il a la bonne fortune d'étudier sous la direction de maîtres éminents : Joseph Bédier, Gustave Lanson, Maurice Wilmotte, Paul Meyer, Brugmann, Weigand, Leskien, et s'inscrit successivement à l'Ecole des Hautes Etudes, à l'Ecole des Chartres, au Collège de France, à la Sorbonne, aux Universités de Liège et de Leipzig. Il écrit quelques vers qu'il présente à Maurice Maeterlinck mais, sur les conseils de ce dernier, ne persiste pas dans une voie qui n'était évidemment pas la sienne. A vingt-six ans, nommé lecteur de français à l'Université de Leipzig, il publie (1906) son premier ouvrage : *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français au Moyen Age*. C'est Maurice Wilmotte qui l'a orienté vers

ces recherches. Peu de livres ont été aussi pillés : critère infaillible, selon Lévy-Bruhl, de l'incontestable valeur d'un ouvrage. C'est un magnifique exposé, d'une lucidité, d'une clairvoyance extraordinaire. On voit la mise en scène naître, peu à peu, du noyau même de l'office religieux, s'adapter aux âmes incultes des premiers spectateurs. La liturgie matérialise ses symboles par la reproduction de plus en plus exacte des divers incidents qui marquèrent la naissance et la mort du Christ. Puis le profane, lentement, pénètre le sacré jusqu'à le déborder. Une vieille gravure nous montre la Vierge ranimant l'Enfant-Jésus au moyen de claques énergiques; les bourreaux jurent autour de la Croix. Au fur et à mesure que la technique se perfectionne, l'importance des décors s'accroît. La scène doit bientôt quitter le chœur pour la nef, la nef pour le parvis, puis le parvis pour la place publique ou pour des salles fermées indépendantes de l'église. L'auteur se laisse entraîner : après avoir cherché à édifier le public, il tente maintenant de lui plaire, il essaie de le flatter. Le théâtre, né de l'église, devient ce qu'il est maintenant. *L'Histoire de la Mise en Scène* du Professeur Cohen est un document indispensable pour quiconque s'occupe de théâtre. Elle fit un grand nom à son auteur; on le saluait déjà comme l'autorité en matière de théâtre médiéval; il était reconnu jusqu'à l'étranger. Son livre était traduit en allemand.

La guerre vient le surprendre en pleine activité. Parti simple soldat, il devient sous-lieutenant au 46<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Sa bravoure lui vaut la légion d'honneur et la croix de guerre avec palme et étoile. Dans l'ordre n° 100025 D, on peut lire, sous la signature de Pétain : « excellent officier, qui a fait preuve au feu, des plus belles qualités militaires et s'est signalé à l'attention de ses chefs par son courage, son mépris du danger, sa ténacité. Le 23 mai 1915, à Vauquois, a occupé pendant quatre heures l'entonnoir creusé par l'explosion d'une mine allemande et ne l'a évacué que lorsque sept hommes sur onze occupants furent mis hors de combat. A été lui-même grièvement blessé ».

Il rapportait de cet exploit neuf éclats de grenade dans

la hanche non extraits qui l'ont laissé impotent de la jambe droite. Réformé après seize mois d'hôpital, il retourne à ses cours, en Hollande; on doit le transporter à l'université en voiturette. Il ne se tient pourtant pas encore quitte avec son pays et organise l'enseignement dans une trentaine d'écoles de jeunes réfugiés français recueillis par ce pays hospitalier.

Nous le retrouvons, quelques années plus tard, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Strasbourg, — puis à celle de Paris. Son influence déborde les cadres universitaires. On le salue comme homme de lettres et savant. Il commente Paul Valéry en Sorbonne. Le poète de *Charmes* assiste à ces leçons. Dans *Variétés III*, il note que le professeur Cohen a parfaitement compris et entendu les intentions d'un poème réputé obscur.<sup>1</sup> Il souligne aussi l'impression très bizarre qu'il eut de s'entendre « commenter à l'Université, devant le tableau noir, tout comme un auteur mort. »

Echelonnée sur au-delà de trente ans, l'œuvre écrite de Gustave Cohen couvre un grand nombre de sujets et embrasse le Moyen-Age, les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il va sans dire que le Moyen-Age y a la meilleure part; Pierre Lagarde, Emile Henriot, Henry Bidou, Gabriel Boissy s'accordent à dire que M. Cohen est notre médiéviste le plus averti. Un grand Jésuite français écrivait à un confrère canadien : « Vous connaissez certainement la valeur et les mérites du Professeur Gustave Cohen, l'homme qui connaît le mieux notre Moyen-Age littéraire, le spécialiste de renommée mondiale qui, animateur extraordinaire, a su faire revivre sur nos scènes le théâtre médiéval; mais je veux vous dire que c'est aussi un esprit d'une rare noblesse et un grand cœur, entièrement français et déjà presque chrétien. Je vous le recommande vivement... Ouvrez-lui aussi votre amitié; je vous l'adresse comme en souvenir de moi ».

Si on omet son œuvre de rénovation théâtrale, sur laquelle nous insisterons dans une autre partie de cette mono-

---

(1) Il s'agissait du *Cimetière marin*.

graphie, ses livres les plus célèbres sont les biographies qu'il a consacrées à Ronsard et à Chrétien de Troyes.

Pour la connaissance de Ronsard, il est indispensable de connaître *Ronsard, sa vie et son œuvre* du Professeur Cohen. L'œuvre et la vie du poète vendômois s'éclairent l'une l'autre. Ne fut-il pas l'un des premiers à chanter la patrie, à une époque où le mot lui-même était encore tenu à distance comme trop hardi (!) néologisme. « Et pourquoi globe ne sera pas aussi bien reçu que *patrie* ? écrivait un commentateur du temps, de laquelle diction je voy aujourd'hui plusieurs usurper ». Il faut apprécier Ronsard, note M. Cohen, comme poète; l'aune employée dans nos critiques devra être à la taille d'un poète. A qui lui reproche son obscurité, le désordre de son pindarisme : soit ! répond son commentateur, mais Boileau ne l'a pas mieux compris. Il lui reste, quoi qu'il en soit, le mérite d'avoir fondé la grande Ode, « supérieure en sa conception, sinon en son exécution, à celle de Pindare, la grande Ode, par laquelle un poète, s'émouvant à un événement contemporain, exprime son émotion par de vastes symboles, et en dégage le sens philosophique ». L'éminent professeur n'a pas contribué pour peu à propager le goût des études ronsardiennes et à grossir la cohorte des ronsardisants. Il a adroitement complété sa biographie de Ronsard en préparant, pour *La Pléiade*, l'édition critique de son œuvre complète. On lui saura gré d'avoir sorti de la grisaille le plus français des poètes.

En remontant au Moyen-Age, pour y retracer les origines du théâtre, Gustave Cohen rencontrera un romancier, le premier de tous, en la personne de Chrétien de Troyes. Il lui consacrerá un livre de plus de cinq cents pages qui représente sept années de travail. Il en fait le fondateur du roman psychologique et du roman à thèse. Non seulement ce travail nous révèle un poète de race et un élégant écrivain, mais il éclaire l'adaptation de la matière bretonne aux conceptions françaises, définit et qualifie la littérature courtoise qui a succédé aux rudes chansons de geste. Il peint la pensée, les sentiments, les aspirations et les mœurs d'une société dont l'âme complexe, éprise d'idéal, de merveilleux

féerique, d'aventures épiques, d'héroïsme chrétien nous a donné le cycle du Graal, le premier Tristan, le premier Lancelot, le premier Perceval. Wagner et d'autres y ont puisé largement. L'exposé du professeur Cohen est constamment étayé, nourri, soutenu de citations convaincantes. Il est d'une portée qui dépasse l'histoire littéraire proprement dite. C'est un modèle du genre. Il s'en dégage une splendeur classique.

Mentionnons en passant le style du Professeur Cohen : langue drue, ferme, colorée, comme le Moyen-Age lui-même. On y retrouve la saveur des premiers conteurs, la verdeur des trouvères. La phrase, habituellement longue, est toujours admirablement balancée, chargée de sens et d'images, imbibée de détails pittoresques. Voici un très vivant portrait du poète d'autrefois : « il n'est pas non plus le jongleur ignorant, errant et chantant au long des routes, buvant parfois à la fontaine du couvent, mais, reconnu désormais en sa dignité d'homme de lettres, il est celui qui compose, patiemment à la chandelle, sur le pupitre incliné, après avoir compulsé livres ou rouleaux de parchemin. Il a appris le latin avant le français ; Virgile a été son maître. S'il a entendu les chœurs des femmes qui, en battant des mains la mesure, chantaient les exploits des héros et la honte des traîtres et des lâches et s'il en a profité, c'est pour fondre tous ces matériaux épars, dans les savants octosyllabes ou décasyllabes de ses laisses assonancées ou en ses strophes rimées, pour faire le chef-d'œuvre dont la voix lointaine parvient à nous et nous émeut comme celle du cor angoissé de Roland : *Halt sunt li puy et la voiz est moult longue.* » (Les Nouvelles Littéraires, 18 mars 1939, p. 5).

Il est impossible de faire tenir dans les cadres de cette étude l'analyse adéquatement détaillée d'une œuvre éminemment vaste et variée : la clairvoyance avec laquelle elle a été poursuivie a réconcilié maints lecteurs avec les travaux et les études historico-littéraires. Prodigieusement vivant, admirable maître sourcier, Gustave Cohen sait faire jaillir des textes morts l'étincelle communicative. Par lui, un document respire et l'enseignement est vivant. Sa méthode lui

a assuré l'affection de ses disciples. Il leur a organisé des excursions littéraires qui les ont promenés à travers la France, à Château-Thierry pour y comprendre La Fontaine; à la Possonnière pour y mieux entendre Ronsard. Ayant à expliquer en classe les origines du théâtre, il imagina de faire jouer à ses disciples les pièces médiévales au programme d'études. Il leur disait : les amphithéâtres de la Sorbonne ne sont pas faits que pour la dissection des cadavres mais aussi pour la résurrection des morts. Une première tentative, *Le Miracle de Théophile*, remporte un vif succès et baptise la troupe. Les Théophiliciens la renouvelèrent plus de cent fois : à Paris et en province, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Espagne et en Angleterre.<sup>2</sup> Ils devaient même venir en Amérique; le projet était arrêté dans ses détails. La guerre appela la plupart des jeunes acteurs sous les drapeaux et Gustave Cohen lui-même, en vertu du nouveau statut des Juifs, se voyait contraint de faire valoir prématurément ses droits à la retraite et de s'exiler aux Etats-Unis.

Ces vingt dernières années, le théâtre a connu une fortune nouvelle, une sorte de rajeunissement par sa source. Henri Ghéon, artiste formé par André Gide, converti au catholicisme par la guerre, dans sa recherche de poétisation de théâtre, remonta au Moyen-Age, où il retrouva une communion très intime entre spectateurs, auteurs et acteurs, indispensable, selon lui. Mais il ne prit que l'atmosphère du théâtre médiéval; il n'essaya pas de le refaire ni de lui

(2) « Ah! les beaux voyages que nous avons faits ensemble, et nos séjours au Lavandou, les garçons dormant sous la tente, les jeunes filles logeant dans la villa voisine de la nôtre et tous faisant popote en plein air. La meilleure leçon que j'aie jamais faite et que je ferai est celle qu'ils me demandèrent sur les lointaines origines de notre théâtre, le soir, à la lueur du feu de camp, avec l'accompagnement en basse continue du ressac des flots et du vent dans les sapins. Ils étaient là étendus, à côté de moi, les jeunes visages éclairés par les flammes des branchages flambants; puis le buisson servit d'autel et, drapés dans leurs couvertures, deux d'entre eux entonnèrent les répons du drame liturgique des *Pèlerins d'Emmaüs*, tandis que le troisième, vêtu de blanc, Jésus, s'évanouissait parmi les palmiers du rivage, auprès de la mer que j'avais appelée le lac galiléen. »

(Gustave COHEN : *Conférenciá*, 31<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> janvier 1937, p. 86).

prendre ses sujets. Il existe un malentendu là-dessus. Ghéon a emprunté au Moyen-Age une certaine technique : intervention du meneur de jeu, multiplicité des lieux répartis sur une même scène, le principe de la continuité de l'action, la féerie, le merveilleux. Il a essayé de recréer l'unanimité populaire autour des tréteaux et sur le parvis. Il y a réussi. A maintes reprises, le public est venu s'émouvoir devant Chartres, Notre-Dame ou Reims.

L'œuvre de rénovation du Professeur Cohen est parallèle à celle de Ghéon, la manière est différente. L'un est allé au Moyen-Age pour y puiser une technique et s'imprégner d'une atmosphère ; l'autre ressuscite les mystères, farces et fabliaux médiévaux. Il les transpose juste ce qu'il faut pour les rendre intelligibles à l'homme moderne. Il les fait jouer et aimer du public. C'est ainsi que, par lui, sont sortis des bibliothèques et des musées *Le Mystère de la Nativité*, *Le Miracle de Théophile*, *Le Jeu de Robin et Marion*, *Le Jeu du Pèlerin*, *Le Jeu d'Adam et d'Eve*, *Le Dict de l'Herberie*, etc. Concurremment, l'homme qui les rajeunissait publiait dans diverses revues d'innombrables commentaires historiques et linguistiques sur chacun de ces jeux anciens. Au cours de ces recherches, il dénicha de la poussière des Archives de Mons un manuscrit contenant toutes les indications nécessaires à un metteur en scène du XV<sup>e</sup> siècle : changements de décors, allées et venues des personnages, entrées et sorties, particularités techniques, trucs, etc. Il trouva également le livre de dépenses afférentes au spectacle et publia les deux textes, révélant ainsi la formidable entreprise que comportait pareille réalisation. Il s'agissait de la représentation, à Mons, du 5 au 12 juillet 1501, d'un démarquage du *Mystère de la Passion* d'Arnould Gréban. Découverte importante.

Non seulement elle nous renseigne sur la perfection théâtrale atteinte alors, mais elle nous révèle un Moyen-Age bien différent de celui que nous avons accoutumé de nous imaginer. Il nous apparaît grouillant, bigarré, actif, entreprenant, plein d'initiative et d'esprit d'émulation. Amiens avait eu, en 1500, une représentation de quatre

jours, Mons veut lui damer le pion avec un mystère qui tiendra l'affiche huit jours durant. La province que nous peint Mauriac, envieuse et jalouse, n'a guère changé depuis 1500 !

Les pauvres étudiants de nos collèges se sentent un peu débordés devant cette masse littéraire — véritable forêt — qu'est l'époque de saint Thomas d'Aquin. Au vrai, l'enseignement qu'on leur en donne est-il bien adéquat ? La période où il devrait se sentir le plus de plain-pied, n'est-ce pas celle qui les rebute davantage ? Celle dans laquelle il n'entre pas ? Quoi qu'il en soit, on est préjugé sur le Moyen-Age littéraire. Aussi quelle révélation lorsque, à Paris, les critiques, les étudiants et le grand public découvrirent *Abraham sacrifiant*, *Le Miracle de Théophile* ou *Le Dict de l'Herberie*. Il recevait la soudaine révélation du génie d'une époque calomniée, à laquelle on présente habituellement une fin de non-recevoir. « Le Moyen-Age, écrit le savant sorbonnien, n'est pas une fissure ni un plongeon dans les ténèbres. Il continue l'antiquité classique, en ranimant ce grand corps qui commençait à se tétaniser, lui insufflant l'esprit chrétien et lui injectant du sang germanique. L'ombre de Virgile et de Stace plane sur notre épopée. C'est d'eux que lui viennent les combats des jeunes gens, les reflets du soleil sur les armes, la *regrettée* des morts. Mais il y a des intermédiaires nécessaires, ces poèmes écrits en un latin parfois barbare, amélioré cependant par la première Renaissance qui eut lieu sous Charlemagne et Alcuin, celui d'Ermold le Noir sous Louis le Pieux, ou ce *Waltarius*, dont le héros est un Gauthier d'Aquitaine... Il y est question de *l'inclita Francia* et de la *dulcem patriam*, dont on peut, en les combinant, faire la *Douce France* et la *Chanson de Roland*. »

Le génie français repose sur la continuité : seul celui qui a assimilé la tradition peut espérer l'incarner, à son tour, en la prolongeant. Dans ces premières ébauches dramatiques, on trouve la pureté d'une langue déjà racinienne, l'inquiétude humaine, une sorte de tremblement devant le mystère de la destinée, la poésie, l'amour lié à la mort, la

foi — et aussi, la verdeur bien française jusque dans la crudité, l'humour goguenarde, la fantaisie cocasse, le ciel et l'enfer mêlés, comme dans les cœurs, au point que Robert Brasillach a pu écrire que le plus beau spectacle de Paris ce n'était pas dans une salle de théâtre qu'on le voyait, mais en Sorbonne, dans l'amphithéâtre où les Théophiliens présentent les vieux mystères. Ghéon lui-même, qui a voué sa vie à débourgeoiser et à décabotiner le théâtre, voyait un signe des temps dans ce retour du théâtre à ses origines, né et grandi dans les cadres officiels de la Sorbonne.



Le Professeur Gustave Cohen, animateur de ce prodigieux mouvement, est maintenant en Amérique. L'active et entreprenante ACFAS l'a invité à venir donner des conférences dans la province de Québec. Les compagnons de Saint-Laurent mettent à l'affiche *Le Jeu d'Adam et Eve*. Les Editions de l'Arbre, de leur côté, publient instamment une œuvre nouvelle du savant médiéviste : *Lettres aux Américains*.

Le Canada, qui a fait si bon accueil à l'œuvre de Ghéon, lui ouvrira-t-il aussi son cœur ? Quelle merveille si nos collégiens pouvaient, à leur tour, recevoir le coup de foudre du Moyen-Age littéraire ! Quel enrichissement culturel et spirituel pour eux si, guidés par un maître éminent, ils pouvaient comprendre que le passé n'est pas que poussière, vieux manuscrit, céramique ou tesson. Quel renouvellement pour la foi que de recevoir les enseignements d'une époque qui a dressé en plein ciel la forêt gothique, qui a donné au monde le thomisme, et d'hommes qui ont gratté pour la première fois, sur un vélin, le nom de Dieu et celui de la France !

MARCEL RAYMOND

## LA PHILOSOPHIE DANS LA FOI <sup>1</sup>

(Extrait des mémoires d'un philosophe français)

La Faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris, où j'ai fait le meilleur de mes études, était et demeure un centre de pensée thomiste. Depuis de longues années son doyen, le R. P. Peillaube, <sup>10</sup> homme ardent et tout dévoué à son idée, poursuivait l'amélioration continuelle d'un enseignement qu'il voulait aussi complet que possible et doctrinalement pur. Chaque année ou presque, il introduisait un nouveau professeur, ouvrait au public une nouvelle série de conférences, orientait tel de ses collègues vers un nouveau champ de recherches. Ceux qui ont suivi les cours de la Faculté savent quelle reconnaissance est due à sa mémoire.

Parmi nos maîtres, tous excellents, il en était un dont la notoriété grandissait rapidement. Maritain n'avait pas encore quarante ans. Il était l'auteur d'un livre retentissant sur la philosophie bergsonienne, qu'on ne lisait guère car il était épuisé, <sup>11</sup> d'un opuscule qu'on lisait beaucoup, *Art et Scolastique*. On annonçait un volume au titre provocant : *Antimoderne*. Autour de son nom et de sa personne, on percevait une atmosphère de jeune gloire. Amis et adversaires, par le ton de leurs éloges et de leurs critiques, semblaient se montrer également convaincus que l'œu-

---

1) La première partie de cet article est parue dans le numéro 5, février 1942.

(10) Auteur de *Les images*, 1910; *La destinée humaine*, 1929; *Caractère et personnalité*, 1935.

(11) Réédité en 1930 avec d'importantes additions.

vre commencée annonçait quelque chose de très grand. On s'interrogeait sur les projets de Maritain, ses travaux en cours, et ceux qui, par habitude ou par profession, raillaient la « scolastique » et trouvaient amusant qu'on eût l'idée d'y « revenir » n'étaient pas les moins empressés à accueillir la promesse de ses prochaines publications. Chacun reconnaissait qu'une grande espérance avait surgi.

Cette espérance, de quoi était-elle faite ? Quelque vingt-cinq ans plus tôt, Georges Sorel, parlant de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, disait que l'œuvre de Bergson « s'élevait comme un chêne vigoureux sur les steppes désolées de la philosophie contemporaine ». A l'époque dont nous parlons, les signes de la renaissance philosophique s'étaient multipliés. Au surplus, de nombreux précédents historiques permettaient de penser que la grande nuit de la guerre serait suivie d'une ère de fécondité pour les travaux de l'esprit. Quels seraient les artisans des renouvellements attendus ? Maritain serait l'un d'entre eux. Pourquoi donc fallait-il qu'un de ses livres portât ce titre étrange, *Antimoderne* ? C'est là sans doute que se trouve le côté le plus fascinant de l'affaire. Parmi les écrivains qui semblaient être désignés, par la générosité de leur génie, pour diriger les nouvelles conquêtes de l'esprit, Maritain se distinguait par son attachement à la doctrine de saint Thomas et son hostilité intransigeante à l'égard des philosophies modernes. On l'accusait de n'attribuer aucun prix à trois siècles de spéculation philosophique. On savait bien que cette accusation était fautive et absurde. Il restait vrai que Maritain rejetait entièrement *les principes* de toutes les philosophies modernes, en commençant par la première et la plus décisive de toutes, le cartésianisme. Son ardent tempérament de rénovateur s'associait à une protestation intransigeante en faveur de l'ancien. On le savait capable de poursuivre, dans des conditions concluantes, une certaine expérience que d'autres sans doute avaient tentée, mais pas dans des conditions concluantes. Cette expérience, c'était la confrontation d'un thomisme *intransigeant* avec les problèmes des temps modernes. Dès *Anti-*

*moderne*, Maritain déclarait qu'aussitôt après le *non* initial, le thomiste devait se donner à une immense tâche d'assimilation. D'autres sans doute l'avaient dit avant lui ; d'autres avaient entrepris cette tâche, et nous ne pensons pas qu'ils aient échoué. Mais avec Maritain l'épreuve changeait de caractère. Activement mêlé à la vie profane de son temps, ami des artistes et connaisseur des arts, instruit dans les sciences positives, ancien élève de Bergson, observateur passionné de toutes les nouveautés, toujours prêt à déceler avec amour toute tendance vers le vrai dans les événements intellectuels du jour, l'auteur d'*Antimoderne*, personne ne s'y trompait, était le plus moderne des thomistes, et avec lui on allait enfin savoir si le thomisme pouvait supporter l'épreuve du grand air et de la place publique.

Tel était le défi, et pour y répondre Maritain devait renoncer aux avantages du labeur spécialisé. Pressé de questions qui venaient de toutes les parties de l'horizon intellectuel, sa vocation serait de répondre à tout appel par un message. Ses livres ne pourraient être que des recueils de messages, lancés aux quatre vents de l'esprit comme des poignées de semences. On sait avec quelle fermeté Maritain est resté fidèle à cette vocation. A mesure que son œuvre se développe, ses centres d'intérêt se multiplient ; mais ceux qui viennent d'apparaître, loin de se substituer à ceux qui sont apparus les premiers, ne font que stimuler leur activité. Le plus ancien et le plus profond de ces centres d'intérêt concerne la théorie de l'être et du connaître : c'est de là que vient toute la lumière. Mais cette lumière ne tarde pas à déborder le champ de la philosophie pure. Le mouvement des sciences positives pose des problèmes philosophiques, et de bons esprits avaient juré que ces problèmes seraient la pierre d'achoppement du thomisme. Le mouvement artistique et littéraire pose des problèmes philosophiques, et l'on ne soupçonnait guère, il n'y a pas si longtemps, que la scolastique pût apporter à la théorie de l'art une contribution qui serait reçue avec amour par beaucoup d'artistes. Le mouvement politique et social, certes, pose des problèmes philosophiques, et beaucoup de personnes, même bien-

veillantes à la métaphysique thomiste, avaient pu croire qu'un esprit formé aux disciplines scolastiques serait à tout jamais empêché, par ces disciplines mêmes, de comprendre et d'éclairer ce domaine de l'actualité politique et sociale, plus saisissant que jamais de nouveauté en cette époque de grandes révolutions. Enfin la vie religieuse et mystique pose un grand nombre de problèmes qui ne peuvent être résolus que moyennant la mise en œuvre d'instruments philosophiques. Dira-t-on que l'exploration de ces problèmes appartient tout entière à la théologie ? il importe assez peu, de notre présent point de vue, que Maritain ait agi en philosophe ou en théologien quand il a écrit ces études sur la vie mystique qui lui ont valu la reconnaissance de tant de contemplatifs.

Donc, vingt ans environ se sont écoulés depuis le moment où nous commençons nos études en philosophie, et ces quelque vingt ans coïncident à peu près avec l'intervalle des deux guerres. Malgré l'angoisse qui n'a jamais cessé de peser sur notre jeunesse, et les difficultés de la vie économique, cette période de l'histoire de la philosophie aura été grande. En ce qui concerne plus particulièrement la philosophie catholique, nous n'hésitons pas à y reconnaître une des périodes les plus fécondes des temps modernes. Dans les épreuves de l'heure présente, il est réconfortant d'observer que pendant ces années de fer et de feu où se forgeait l'instrument des pires catastrophes, la pitié de Dieu a voulu que se forgeassent aussi quelques instruments de lumière grâce auxquels il est permis d'entrevoir, par delà les grandes nuits purifiantes, d'exaltantes possibilités de libération et de réconciliation. Après tout, si les sociétés modernes ont tant souffert des erreurs commises par les philosophes, pourquoi serait-il interdit d'espérer que le rétablissement de certaines vérités philosophiques et la conquête de bien des vérités nouvelles, doivent exercer un jour une action bienfaisante sur la vie des sociétés ? Si la pensée religieuse, au cours des siècles derniers, s'est tant de fois montrée malhabile dans sa résistance aux forces d'erreur, n'était-ce pas en grande partie à cause de la pauvre-

té de son outillage philosophique ? Rien n'empêche d'espérer que l'amélioration récemment survenue dans les disciplines rationnelles dont la foi se sert comme d'instruments sera quelque jour mise par Dieu au service de vérités qui dépassent la philosophie. Osons dire qu'il nous a été souvent donné d'observer le parti que les âmes religieuses savent tirer de la vérité philosophique pour le progrès de leur vie intérieure.

Ainsi que je le signalais en commençant, il semble que les hommes de notre génération, en parfait accord avec les maîtres qu'ils se sont donnés, aient consacré dès le début de leurs recherches une attention particulière à tout l'ensemble des exigences et des vœux que les croyances surnaturelles font retentir dans les sciences philosophiques. Rien d'étonnant que les déclarations de M. Gilson sur la notion de *philosophie chrétienne* aient suscité un intérêt général et passionné : dix ans plus tôt, nous étions déjà, sans en avoir pleinement conscience, des philosophes chrétiens au sens de M. Gilson.<sup>12</sup>

Lorsque fut inauguré le grand débat sur la philosophie chrétienne (vers 1930), quelques personnes ont craint tout d'abord que la tendance à confondre la connaissance rationnelle et la connaissance de foi (tendance qui avait exercé une menace si redoutable au cours de la crise moderniste) ne réapparût sous une forme nouvelle. Mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Contre la tentation de brouiller les ordres et de ne pas distinguer entre l'œuvre de la raison et l'expression de la foi, des assurances suffisantes avaient été acquises au cours des années précédentes. Réduites à l'essentiel, les déclarations de M. Gilson n'étaient qu'un admirable commentaire historique de quelques remarques très simples de saint Thomas. Quand la raison s'élève aux degrés les plus sublimes de son ordre de connaissance, il se produit un écart entre ses possibilités de droit et ses possibilités de fait. En droit rien n'empêche la raison d'établir,

---

(12) Cf. GILSON, *L'Esprit de la philosophie médiévale, God and the Philosopher.*

par les seules forces de ses lumières naturelles, une théorie entièrement vraie de Dieu comme auteur de la nature, mais toute l'histoire est là pour témoigner qu'en fait la raison ne parvient pas à connaître sans mélange de graves erreurs *le Dieu même de la raison* à moins qu'elle ne soit assistée par la lumière de la foi. Au sommet de la spéculation rationnelle il y a des vérités rationnellement démontrables qui n'ont, en fait, aucune chance d'être correctement démontrées à moins qu'elles n'aient été, antérieurement à la démarche de la raison, l'objet d'un assentiment de foi. Il faut commencer par croire, si nous voulons savoir ce que la raison sait de plus beau.

L'extraordinaire retentissement du débat a montré que la signification du problème était profondément ressentie par de nombreux esprits. On s'était trop souvent contenté de dire que l'unité de la vérité garantissait l'accord de la vérité rationnelle et de la vérité révélée, si bien qu'en présence d'une conclusion contraire aux données de la foi, le philosophe devait prendre conscience de son erreur et recommencer son enquête : c'était juste et vrai, mais c'était ne rien dire des conditions historiques qui sont celles de l'intelligence humaine. C'était ne considérer l'intelligence que sous l'angle de ses possibilités objectives, sans rien dire des conditions existentielles qui lui sont faites dans ce monde de contingence et dans cet état de nature déchue. Il fallait qu'un historien nous apprit à compléter la considération des possibilités essentielles par celles des possibilités historiques et nous montrât à quel point l'histoire des progrès de l'esprit humain, dans l'ordre philosophique, est liée à l'histoire mystérieuse des rapports surnaturels de l'homme avec Dieu.

En prenant une conscience meilleure des conditions réelles d'une vie philosophique établie dans la vérité, en comprenant mieux tout ce que ces conditions réelles ajoutent aux lois objectives de la pensée philosophique, les philosophes chrétiens ont été amenés à adopter, en face des incroyants, une attitude plus claire et plus franche, bien faite pour favoriser la cordialité des relations et la fécon-

dité des échanges. En mesurant mieux la portée de la *direction* que la foi surnaturelle veut exercer sur les démarches de la pensée philosophique, ils ont pris une meilleure conscience de tout ce qui les réunit, sur le plan même de la philosophie, par delà la diversité des systèmes. Enfin et surtout, le philosophe chrétien, ayant mieux compris que la philosophie demande à vivre dans la lumière de la foi, reçoit par là même la meilleure garantie contre les tentations de la double vérité et les risques d'une vie intellectuelle séparée de la vie spirituelle. Oui, elle n'aura pas été sans grandeur, cette période de l'histoire de la philosophie où le labeur de quelques grands esprits a tant fait pour promouvoir l'union de l'intelligence philosophique et de la foi chrétienne.

YVES R. SIMON

## TROIS SONNETS

### MATIN

*Voici la tasse de lait  
Dans la chaleur de ma main,  
Voici le lait du matin  
Que ta bouche demandait.*

*Nulle larme n'apparaît  
Dans ces yeux, et nul demain  
Dans ce cœur, et nulle fin  
Dans ce conte de forfait.*

*Les moites secousses d'air  
De l'aube si peu vieillie  
Accompagnent le bol vers*

*Tes doigts et tes lèvres pures.  
Je marche à travers ta vie  
Au-delà des blancheurs sûres.*

### LA BÉNÉDICTION

*à Ben Belitt*

*L'homme à la hanche luxée  
Rompt le cercle de la nuit  
Et prolonge un divin bruit  
Dans une étreinte crispée.*

*Jacob voit son partenaire  
Du désert fondamental  
Grandir dans le jour fatal  
Sans l'échelle de la terre.*

*Il reconnaît l'impatience  
De Dieu et sa violence  
Lorsqu'il entend : "fils, un tel*

*Conflit sans cris, sans louanges,  
C'est l'habitude des anges :  
Ton nom sera Israël."*

#### CHARLEVILLE

*Si l'enfant, loin des troupeaux,  
Accable la charité  
De l'univers dévasté  
Et rêve loin des oiseaux,*

*Il n'ignore pas la fête  
De son âme; il sait le nid  
De flammes; il veut l'oubli  
Des principes qu'on rejette...*

*Oh ! la sommaire aventure  
De la paix qui fut trop sûre !  
Rimbaud suscite un cœur, voit*

*Le climat neuf de ses fables  
Et les arbres noirs sans voix,  
Les ténèbres pénétrables.*

Michel Wallace

## L'ÉTERNELLE GLOIRE

En 1920, l'abbé primat de l'Ordre bénédictin me donna un billet d'admission à la chapelle Sixtine du Vatican. Le pape Benoît XV présidait au trône une messe de requiem solennelle pour les cardinaux défunts. Comme je n'avais pas encore appris à goûter l'attitude "familiale" des Italiens dans le sanctuaire, je ne fus pas fortement impressionné par le déploiement extérieur de la cérémonie. Toutefois, une chose m'intrigua beaucoup. Pour l'absolution finale, le Pape revêtit une chape pourpre au lieu de la chape noire ordinaire. Avaient-ils manqué d'ornements noirs, avec tous ces assistants et ces cardinaux aux vêtements d'or, de dentelle, de soie noire et de brocart ? C'était impossible. Comme j'étais un débutant dans le mouvement liturgique de l'époque, je portais un intérêt tout particulier aux détails extérieurs, aux vêtements, aux rubriques, au cérémonial.

Quelques semaines plus tard, je me trouvais à Maria Laach, qui n'en était alors qu'à ses débuts et qui traversait l'âge héroïque de sa renaissance liturgico-monastique. On venait d'y assister à la première messe dialoguée dans la crypte de l'extraordinaire monastère roman. C'était l'endroit où s'informer et, Dom Albert Hammenstede étant alors ce qu'il est encore aujourd'hui, une source de renseignements, d'une bonne humeur intarissable et génial dans ses intuitions historiques et sa sobriété théologique, je me risquai à le questionner au sujet de l'attitude peu traditionnelle du Pape. La chape pourpre du Saint-Père me fit voir un nouvel aspect de la vie et de la mort et de l'au-delà. Que

Dieu bénisse les maîtres de cérémonie du Vatican, qui refusèrent de suivre la majorité au seizième siècle. Et malheur à nous, qui avons non seulement à supporter la vue de la couleur de la nuit et des ténèbres quand nous chantons : "Que les anges te conduisent en Paradis", mais qui devons entendre aussi, au milieu des chants paisiblement triomphants de nos messes de requiem, l'explosion de terreur, d'une réelle beauté poétique, mais peu conforme à l'esprit de la liturgie : "Dies irae, dies illa". Oui, j'admets que la séquence est belle, que c'est un chef-d'œuvre de la poésie médiévale, un sermon terrifiant en vers, un appel émouvant à l'âme des survivants, et j'admets de plus que l'on y chante la miséricorde du Christ, avec, cependant, une nuance de terreur et de crainte. Quoique, par obéissance filiale, je l'aie lu et chanté depuis de nombreuses années, et quoique je l'aie toujours écouté en m'efforçant sincèrement à la dévotion, j'aimerais que ce chant ne fût pas là, tout comme j'aimerais que nous nous revêtions de pourpre aux Requiems et aux services funèbres.

Tout lecteur "sérieux", clerc ou laïc, trouvera qu'il est temps de passer à l'article suivant. Pourquoi écouter un autre de ces maniaques de la liturgie et de ces réformateurs improvisés, qui sait exactement où et quand notre Mère l'Eglise fut prise au dépourvu, et comment le véritable esprit se perdit à la fin de l'époque qu'il préfère, que ce soit le Moyen Age ou la Renaissance, ou le temps des Pères et des conciles "vraiment" grands. Je le sais. Je l'ai souvent entendu dire par les membres les plus avertis, les plus modérés et les plus complaisants du clergé. Ils connaissent toutes les réponses et tout va pour le mieux. Pourquoi écouter un petit groupe de mécontents et de critiques ? D'après eux, la situation de l'Eglise n'a jamais été meilleure qu'aujourd'hui. Si je n'écrivais dans une revue respectable, et si je ne traitais pas des choses spirituelles, je répondrais comme les Américains : "O yeah" ?

Dès lors, je vous demande d'être patients, d'écouter ceci et de juger ensuite.

Examinons les documents liturgiques qui traitent de

la fin de notre année ecclésiastique et de la fin de la vie : je veux dire la fête de la Toussaint et de la fête des Morts, et le cycle joyeux de l'Avènement du Seigneur, communément appelé le cycle de Noël et de l'Épiphanie, et le sacrement d'extrême-onction, et voyons ce qui est arrivé à ce sacrement dans les derniers siècles.

Le mouvement liturgique a changé, dans plus d'un cas, notre manière d'adorer Dieu, soit privément soit en commun. Cet article est un autre appel au clergé et aux fidèles pour qu'ils renoncent, par amour de la vérité et de la réalité, à une façon de penser et d'agir et à une coutume.

Pour parler carrément, disons que le sacrement d'extrême-onction est aujourd'hui un enfant que négligent les esprits religieux. Il se promène en haillons et on l'a chassé de la place qui lui revient dans une vie chrétienne réelle et intégrale. Ses six frères réclament la reconnaissance entière de ses droits, héréditaires et constitutionnels, que notre interprétation populaire de la théologie apostolique et notre coutume lui ont fait perdre. Dans certains manuels d'études supérieures, on lui reconnaît encore, en théorie, ses droits et, dans plus d'un séminaire, l'un ou l'autre des professeurs parle encore de l'enseignement traditionnel de la liturgie, des Pères et des grands théologiens : Thomas, Bonaventure, Albert et Suarez. En fait le sacrement a toujours sa place et joue certainement son rôle dans la grande économie des mystères du Christ, grâce à laquelle Il continue à vivre pour la rédemption du monde et, plus que cela, pour sa consécration.

Aucun observateur honnête ne peut nier que, selon l'opinion qui prévaut dans le clergé et chez les laïcs, l'extrême-onction soit devenu une sorte de soupape de sûreté : si tous les autres moyens viennent à manquer, si quelqu'un tombe sans connaissance à la suite d'un accident, nous pouvons encore espérer que cette huile sainte lui fera quelque bien. Ce qu'est ce bien, vous pouvez le savoir par votre catéchisme, et je ne le répéterai pas ici. Vous le savez sûrement et j'écris cet article pour ajouter certaines choses que le public ignore généralement. D'ordinaire nous glissons

sur ce sacrement, parce que les pleurs des témoins et les hoquets du chrétien qui meurt en constituent le chant et la solennité.

Nous devons transformer radicalement notre attitude négative en une attitude toute positive, si nous voulons comprendre à nouveau ce sacrement : l'extrême-onction n'est pas tant un moyen de sûreté, qui agit quand tous les autres ne le peuvent plus, qu'une consécration réelle du chrétien qui meurt. Ce sacrement partage avec la confirmation le privilège unique d'être une institution du Nouveau Testament, une institution purement chrétienne, si l'on peut parler ainsi, qu'aucune pensée, aucun symbole de l'Ancien Testament n'annoncent.

Quel est son pouvoir de consécration, quelle est sa signification positive ?

Nous le démontrerons en parlant de deux sacrements, qui ont quelque rapport avec l'extrême-onction. Quand nous fûmes baptisés, nous avons été élevés au-dessus de la vie purement naturelle pour être introduits dans la communauté de Dieu. Nous avons commencé à participer à la vie divine. Nous faisons partie de la nouvelle création, par le Christ, le nouvel Adam, *l'initium aliquod creaturae*.

La dernière onction complète cette transformation, ouvrant toutes grandes les portes du ciel et nous préparant à la vision béatifique. Le dernier pas est fait. Avec un dernier rite symbolique, qui achève tous les autres, le monde des signes et des symboles prend fin et la réalité de Dieu, tel qu'en Lui-même, constitue le nouvel horizon de notre vie, vraie et réelle.

Par la confirmation, le sacrement de la responsabilité et de la maturité, nous sommes devenus des chrétiens qui ont une fonction dans le Corps du Christ, un rôle sacerdotal. Nous devenions soldats du Royaume. Maintenant, par cette dernière et parfaite onction, nous devenons les héritiers de la couronne elle-même, nous sommes faits rois et nous entrons dans nos royaumes. "Par ce sacrement, nous sommes intimement unis au Christ, car il est administré au fidèle sous le signe de l'onction qui annonce la gloire future",

dit saint Albert le Grand. Et c'est son plus grand disciple, saint Thomas d'Aquin, qui a trouvé pour ce sacrement l'expression magnifique : *unctio ad gloriam*, l'onction de la gloire, de la vision béatifique.

Ce double caractère de purification et de consécration est mis en relief de façon magnifique par les paroles que l'évêque prononce le Jeudi saint pour consacrer l'huile sainte. "Que ce remède céleste soit à quiconque en sera oint un secours efficace pour l'esprit et le corps. Que toutes les douleurs, toutes les faiblesses, toutes les maladies de l'esprit et du corps soient conjurées par ce remède, avec lequel Vous avez oint les prêtres, les rois, les prophètes et les martyrs".

Tout est céleste dans ce sacrement, car il montre la gloire et la résurrection. Il nous prépare à prendre place au milieu des saints et à comparaître devant la Face même de Dieu.

Le signe extérieur que Dieu a choisi indique tout cela : L'huile sainte, l'image de l'Esprit-Saint. Les catholiques modernes ne manifestent que fort peu d'intérêt au caractère symbolique de nos sacrements. Toujours, nos conversations, nos écrits, nos pensées ne portent que sur leurs effets, ignorant complètement un autre aspect, tout aussi important, de ce monde riche et vivant des sacrements. Par exemple, lequel de nos écrivains modernes s'arrête un instant à la signification du pain et du vin dans la sainte eucharistie, si l'on excepte quelques auteurs comme le Père Kramp, s. j., l'Abbé Vonier, o. s. b., et le Père Thorold ?

L'huile signifie lumière, élévation, délectation, purification, assouplissement, joie. Nous ne nous faisons qu'une idée abstraite et artificielle des signes simples, et de choses aussi élémentaires que l'huile, l'eau, le vin et le pain. Nous pouvons imaginer pourquoi le Christ a choisi le fruit de la vigne comme symbole de Son Sang vivifiant et saint; essayons maintenant d'imaginer les fonctions du fruit de l'olivier vert-argent. Douce et pénétrante, l'huile rafraîchit et brûle, symbolise la rémission des péchés et le rétablissement de la santé et de l'intégrité. Elle consacre les sens

qui ont si souvent failli et qui nous ont trompé. Elle rétablit l'innocence baptismale dans toute son intégrité.

Mais, elle fait plus encore. Notre innocence baptismale était celle d'une personne encore inconsciente, dont la foi, la loyauté et le courage n'avaient pas encore été éprouvés. Maintenant, toute notre vie se trouve élevée et consacrée, et participe à la mort triomphale de notre Sauveur. Ainsi, la mort et la maladie qui l'annonce, n'ont plus ce caractère purement négatif. Elles deviennent des éléments essentiels de notre vie dans le Christ, dont nous sommes les membres.

Le baptême et l'extrême-onction sont reliés comme le commencement et la fin, le symbole et sa réalisation. Notre faiblesse à la dernière heure rappelle la faiblesse de notre enfance. Encore une fois, nous dépendons entièrement de la paternité et de la miséricorde de Dieu. Nous étions sans mérite au moment du baptême; maintenant que nous devons mourir, nous avons beaucoup de péchés et nous ne pouvons compter que sur bien peu de choses. La grâce librement accordée, le don de Dieu, la participation à sa nature divine, le *consortium divinae naturae* de saint Pierre, nous inonde comme la première fois : sans mérite de notre part, par la seule générosité du Christ. "Ce sacrement, à moins qu'il ne rencontre un obstacle, nous purifie de tout mal qui pourrait empêcher ou retarder notre entrée dans la gloire. À l'heure de la mort, l'homme a le plus grand besoin d'une telle préparation. Ce sacrement a été institué pour l'heure même de la mort. Ainsi, il devient clair que ce sacrement a été institué en vue de *préparer les hommes à la gloire...* Rien d'autre n'a été institué pour atteindre cette fin". Ce sont les mots de Suarez, le grand théologien du dix-septième siècle, l'un des rares théologiens qui se soient soumis à la saine tradition primitive.

Quand l'évêque consacre cette huile sainte, il fait allusion aux prêtres, aux rois, aux martyrs et aux prophètes. Il indique aussi sa vertu positive dans cette invocation : *Sit chrisma tuum perfectum, qu'elle soit votre onction parfaite.* Il n'est pas étonnant que le Concile de Trente l'appelle, avec saint Thomas, le sacrement de la perfection ou de la con-

sommation. Il apporte la splendeur de la parousie, du triomphe final du Christ, à ce moment du départ de cette vie de lutte, de doute et de faiblesse. On peut donc prétendre à juste titre qu'il est la perfection de toute la vie chrétienne, la "consommation de toute l'œuvre chrétienne de salut". Si l'innocence encore intacte de l'enfant a quelque beauté et quelque gloire, le courage et la persévérance du guerrier fidèle, consacré dans le Christ, sont certainement glorieux.

Quel contraste avec ce que le commun des laïcs et des prêtres savent de ce sacrement ! Quelle réalité spirituelle ! Si nous ne devons obtenir de ce mystère qu'une plus grande force à l'heure de la mort et, peut-être, la santé corporelle, tout prêtre, tout médecin, toute garde-malade pourraient nous dire que de tels effets se produisent rarement. Si l'on néglige ces cas innombrables où le sacrement est administré à des personnes inconscientes, au moribond sans espoir, nous pouvons à peine remarquer quelque différence d'attitude après que nous avons administré le sacrement, excepté chez ceux qui ressentent un soulagement bien naturel parce qu'ils savent que tout a été fait de ce que l'Eglise pouvait faire. Auprès des effets extraordinaires, des vertus durables de tous les autres sacrements, celui-ci paraît plutôt vide, mais, sitôt qu'on rétablit dans son intégrité l'enseignement de l'ancienne tradition doctrinale : quel sacrement ! Quel réconfort que de savoir que cette forme humaine pitoyable se dirige dans sa dernière agonie vers le triomphe et la royauté avec le Christ, effet psychologique ou non, résultat d'une attitude ferme ou de la simple misère humaine, du courage ou de la peur.

Comment se fait-il que les fidèles aient oublié toutes ces grandes vérités ? Comment n'avons-nous plus conscience de toutes ces valeurs sacramentelles, qui s'intègrent si parfaitement à l'économie et à la doctrine des sacrements ?

Le Père Joseph Kern, s. j., qui a fait un travail complet sur le sujet en 1907, donne quatre raisons : le rigorisme moral qui pénétra le christianisme après la plus belle époque du Moyen Age, et qui trouva sa plus parfaite expression dans le jansénisme, en est une. Cette vague froide eut les

mêmes effets sur la sainte eucharistie et la pénitence, et il fallut un grand pape comme Pie X pour remettre devant nos yeux la tradition primitive qui est plus généreuse.

L'ignorance de la grande tradition théologique, doublée d'un zèle apologétique exagéré pour la défense de la doctrine du purgatoire contre les hérétiques du XVI<sup>e</sup> siècle, explique aussi cet effacement des valeurs sacramentales. La conception traditionnelle paraissait dépeupler le purgatoire. Toutefois, demande avec raison le Père Kern : existe-t-il un dogme qui dise que le salut est impossible si tous ne doivent pas passer par le purgatoire ? Devons-nous croire que les indulgences et les bénédictions instituées par l'Eglise ont plus de puissance qu'un sacrement institué par Notre-Seigneur et promulgué par son apôtre Jacques ? Le baptême et la pénitence nous sauvent de la damnation. N'y a-t-il pas un sacrement qui, par sa nature même, nous délivre des peines du purgatoire après la mort ? La doctrine des sacrements de notre Sainte Eglise paraît plus complète et plus juste, et l'honneur et la gloire du Christ comme Sauveur sont plus évidents si nous suivons l'ancienne et plus généreuse tradition.

La quatrième raison se trouve dans cette tendance intellectuelle de l'homme moderne, de l'homme du bas Moyen Age et des siècles qui suivirent, à se complaire dans les aspects ténébreux et terrifiants de la religion. C'est l'époque où la piété populaire se change en dévotions "sanglantes" et en démonstration affective. Sur les autels baroques de l'Europe centrale on voit des squelettes faux ou authentiques dans des sarcophages de verre, ainsi que des crânes et des os enveloppés dans la soie et recouverts de pierres précieuses. Le peuple se met à aimer les froides cérémonies funèbres où domine la couleur noire ; une musique dramatique d'opéra exagère cette étrange tendance. Nous en sommes enfin arrivés à la tristesse solennelle des salons funéraires, des nuits de veille, des entrepreneurs à la face blême, et aux solis de violoncelle au moment où les cercueils disparaissent dans les tombes profondes. Tout cela s'accorde bien à d'autres sensations et à d'autres consolations, et prouve que Karl

Marx n'était pas sans raisons quand il appela une telle religion un opium.

Dans la brutale réalité de la mort, les phrases creuses, la gesticulation émotionnelle, l'esthétique mensongère ne sont d'aucun secours. Tout doit être juste et vrai et réel, ou sera inutile. Toutes les prières, tous les rites, tous les mystères dont l'Eglise entoure la mort : le viatique, la dernière onction, l'ultime bénédiction, les fortes et belles prières qui accompagnent l'agonie, les prières qui suivent immédiatement la mort et le Requiem, parlent d'une victoire certaine et chassent la tristesse profane ; elles n'ont rien de commun avec la pompe sinistre de nos funérailles modernes. Nous ne pouvons abandonner la mort chrétienne à cette mise en scène qui respire la tristesse, la crainte et la pitié. Il faut la mettre au niveau qui lui convient, montrer qu'elle nous fait participer au triomphe du Christ par le sacrement de l'onction, qu'elle offre le pauvre pécheur à l'Esprit-Saint, afin qu'il devienne roi, prophète et martyr du Christ et qu'il entre dans la Gloire, parce que le Seigneur, dans son ultime miséricorde, nous a guéris, purifiés et élevés jusqu'à son Trône.

Mes lecteurs comprennent maintenant que la Toussaint est étroitement unie à la fête des Morts. Il n'y a pas brisure, ni hiatus, ni contraste mélodramatique, à la mode baroque, entre ces deux jours. Ils forment une seule grande fête de la perfection et de la consommation et, à travers leur calme et bienheureuse joie, s'entendent les premiers chants de la dernière saison de notre année spirituelle, et apparaît la vision du Christ en son premier avènement et en sa dernière apparition. La fin de notre vie comme la fin de l'année forme une seule hymne avec la victoire, la perfection et la gloire de la Nouvelle Vie dans le Christ, le Roi victorieux, le Roi de l'Eternelle Gloire.

H.-A. REINHOLD

## LA GUERRE LONGUE ET LA GUERRE DURE

Comment caractériser la situation psychologique créée par les désastres militaires des dernières semaines ? L'ennemi pouvait espérer le développement du défaitisme. Sa déception aura été complète. La foi dans la victoire est plus ferme aujourd'hui qu'elle ne l'était avant Pearl Harbor, la seconde retraite de Libye et Singapour. Mais en même temps nous observons que l'idée d'une guerre longue est aujourd'hui plus répandue et plus solidement établie que jamais. La consolidation de cette idée déjà ancienne est un fait qui n'a rien de sensationnel : nous y voyons un fait de majeure importance.

Ainsi, on en prend son parti : cette guerre serait inévitablement destinée à s'étendre sur un nombre indéterminé d'années. On se persuade qu'il faut organiser sa vie en conséquence. Les âmes s'habituent à l'état de guerre, et cette étrange habitude s'accompagne d'un sentiment d'endurance froide où chacun peut trouver une source de réconfort et de satisfaction.

Il serait fort puéril de se livrer à des conjectures sur la date de la victoire. Nous restons au contraire dans l'ordre des faits observables en nous demandant *quels sont les effets de l'idée de guerre longue* sur la conduite de la guerre.

Se résigner à une interminable épreuve : cela peut paraître héroïque. Craignons que des sentiments fort douteux ne s'abritent derrière cette apparence de grandeur. Quand la pensée nous vient qu'il faut se résigner à une longue guerre, songeons-nous à ce qu'un mois de plus dans l'attente de la délivrance signifie pour tant de millions d'innocents

vivant sous la domination des nazis et de leurs collaborateurs ? De temps en temps, les journaux mentionnent que quelques centaines de personnes, en Grèce, meurent de faim chaque jour ; de temps en temps, des documents échappés à la censure nous présentent des exemples hallucinants de la souffrance des peuples asservis. Sans aucune information spéciale, sans aucun document secret, rien qu'en sachant ce que tout le monde sait, nous savons que ces images d'horreur valent pour des millions de personnes. Et nous savons aussi que cette horreur persistera, qu'elle grandira en étendue et en intensité, jusqu'au jour de la victoire : c'est la seule prédiction que nous puissions faire sans le moindre risque de nous tromper. Comment, dès lors, se résigner à l'idée d'une guerre longue ? Comment se peut-il que nous n'éprouvions pas plutôt une révolte de tous les instants contre tout délai apporté à la victoire libératrice ? La réponse est trop claire : une telle révolte de tous les instants nous paraît chose épuisante. Nous écartons donc les images qui viennent d'Europe et nous retournons à nos affaires : *business as usual*.

Ainsi, le premier effet à redouter d'une résignation trop facile à l'idée d'une guerre longue est l'entretien de cet esprit d'insouciance et de facilité qui a causé tant de défaites. Comprendons que pour en finir avec cet esprit, il faut avant tout savoir le reconnaître sous les masques divers qu'il emprunte. La résignation à la guerre longue est aujourd'hui le plus dangereux de ces masques. Si cette guerre doit durer sept ans comme la guerre de Sept ans, ou trente ans comme la guerre de Trente ans, comment écarterais-je la pensée qu'il faut ménager mes forces de manière à être encore en vie au jour de la reconstruction, et sauver ma fortune afin d'éviter que tout ne disparaisse dans un si grand désastre ? Et c'est le sauve-qui-peut des intérêts égoïstes, annonciateur de la déroute.

Pendant la première guerre mondiale, beaucoup de jeunes gens de la Belgique occupée parvenaient, au prix de grands dangers, à gagner la Hollande neutre, et de là la France où ils prenaient service dans l'armée du roi Albert.

Un jour quelques personnes avaient entrepris d'inspirer de la honte à un jeune homme parfaitement valide qui ne se montrait nullement enclin à suivre l'exemple de ses héroïques camarades. Il répondit : "Mais quand la guerre sera finie, ne faudra-t-il pas des hommes pour repeupler la Belgique ?" Tel est l'état d'esprit que la résignation à la guerre longue risque de répandre : un état d'esprit dominé par l'hypocrite perspective de services à longue échéance qui ne demandent pas d'autres sacrifices que ceux que l'on ne peut pas éviter.

Au surplus, la situation militaire actuelle impose à nos esprits une idée toute différente de celle d'une guerre longue : elle impose à nos esprits l'idée d'une lutte de vitesse et d'une guerre dure — d'une guerre qu'il faut rendre *tout de suite* aussi dure que possible pour l'ennemi, aussi dure qu'il le faudra pour nous-mêmes. Quoi qu'il en soit de la redoutable menace que les victoires japonaises font peser sur le Canada et les Etats-Unis, le Secrétaire Knox a sans doute raison de déclarer que l'Allemagne nazie reste l'ennemi n° 1 : il y a tout lieu de penser qu'au lendemain de la défaite du nazisme, les flottes britanniques et américaines, concentrées dans le Pacifique et grossies des flottes française et italienne enfin libérées assureront rapidement la défaite des impérialistes japonais. Concentrons donc notre attention sur la situation militaire de l'Allemagne. Elle est entièrement dominée par les événements de Russie.

Il est sans doute impossible de savoir, concernant la guerre germano-russe, bien des choses que nous aimerions à savoir. Il est par contre relativement aisé de prendre conscience de l'attitude psychologique que nous imposent un certain nombre de faits bien établis et incontestés.

1. Il n'est pas douteux que les Nazis, en attaquant la Russie, s'attendaient à une victoire rapide. Ils s'attendaient aussi à un formidable effet de propagande : est-ce que le monde catholique n'allait pas se lever comme un seul homme en faveur de la croisade anti-bolchévique ? Sur ces deux points, leur attente a été déçue. Il ne sera jamais dit que l'Allemagne nazie a remporté une victoire facile sur la Russie soviétique. Quant à l'effet moral, il semble

qu'il ait été dans l'ensemble nettement défavorable aux Nazis : loin de se laisser duper par une croisade faite sous les auspices d'une croix qui n'est pas celle du Christ, les chrétiens ont plutôt été frappés d'un sentiment d'émulation salutaire. Chrétiens, ferons-nous moins pour nos patries que ces soldats rouges qui meurent si bien pour défendre la leur ?

2. A la date où j'écris ces lignes, rien, absolument rien, ne permet d'attribuer à la contre-attaque des armées russes le caractère d'une victoire décisive. D'autre part, il est entièrement certain que les armées nazies ont subi des pertes très élevées. A quoi bon discuter des chiffres incontrôlables ? Ce qui importe, c'est le fait global qu'à la différence des campagnes de France et des Balkans, la campagne de Russie à côté aux Nazis de nombreux tués, de nombreux blessés, et une dépense énorme de matériel.

3. Il serait téméraire d'affirmer que le charme, naguère irrésistible, de la puissance nazie, a été rompu par les échecs subis en Russie. Par contre on peut affirmer sans crainte d'erreur que ces échecs ont créé des conditions favorables à la rupture de ce charme mortel.

Tenons-nous-en à ces quelques faits incontestables : comment ne pas voir qu'ils suggèrent impérativement la demande d'une action rapide, l'exploitation sans délai d'une situation qui peut-être ne se représentera pas. Quelques mois de délai, et les centaines de milliers de soldats allemands aujourd'hui occupés à soigner leurs blessures auront rejoint la ligne de feu ; une classe de conscrits aura remplacé les morts ; même en l'absence de nouvelles victoires nazies, l'ébranlement moral causé par la résistance et la contre-attaque des Russes s'amortira ; et les chances d'une guerre longue seront considérablement accrues.

Immédiatement après les données de la guerre en Russie, il faut mentionner la situation des forces de résistance dans les pays conquis : les nouvelles qui nous parviennent de cet obscur champ de bataille suggèrent aussi la nécessité d'agir vite. On annonçait hier que les guérillas serbes risquaient d'être bientôt réduits à l'impuissance par le man-

que de munitions (et massacrés jusqu'au dernier, cela va sans dire). Non seulement en Serbie, mais par toute l'Europe conquise, les peuples mènent contre les puissants du jour une lutte dont l'importance peut devenir décisive : craignons que leurs munitions ne s'épuisent. Déprimés par la famine, combien de temps les ouvriers de France et d'Europe auront-ils la force de poursuivre l'œuvre de sabotage qu'ils accomplissent aujourd'hui avec tant de courage ? combien de temps auront-ils assez d'énergie nerveuse pour surmonter l'épuisante action de la propagande, si aucun exploit, aucune tentative héroïque n'apportent à leurs imaginations harassées la vision du grand craquement annonciateur de la délivrance ?

Il serait de notre part fort ridicule de discuter les formes stratégiques d'une action prochaine : fournitures massives d'armements à la Russie, débarquement en Norvège ou en Espagne. Ces questions ne concernent que nos chefs politiques et militaires. Mais gardons-nous de prendre refuge dans notre incompetence et de pratiquer, sous le couvert de la modestie et de l'obéissance, une abstention qui aurait la valeur d'une désertion. Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur des problèmes soumis à la décision de nos chefs. Il nous appartient de créer en nous-mêmes l'attitude d'esprit et de volonté la plus favorable à la conception et à l'exécution des décisions que la situation demande. Personne ne contestera qu'une action rapide, destinée à accomplir l'écrasement de la puissance nazie dans un avenir prochain, ne soit fort désirable ; mais beaucoup se demanderont si elle est possible, et hocheront la tête. Or, qu'avons-nous à considérer, nous, le peuple des nations libres ? Que parmi les obstacles à la libération prochaine du monde, il y en a au moins un qu'il nous appartient de lever : cet obstacle, c'est notre propre inertie, l'inertie de chacun de nous ; notre manque de passion ; notre absence de révolte contre les maux immenses dont souffrent tant de millions d'innocents. Ces maux ne prennent le caractère de fatalités que dans la mesure où nous sommes incapables d'élever, contre la fatalité du mal, la révolte de la justice. Nous n'avons pas

à faire des hypothèses sur la possibilité d'une action libératrice prochaine : nous avons à rendre cette action possible. Nous la rendrons possible en cultivant en nous la volonté de faire une guerre dure plutôt que la résignation à subir une guerre longue.

Que cette expression : *une guerre dure* n'évoque rien qui ressemble à la haine. Pour résister à la tentation de haïr, il nous suffit, avec la grâce de Dieu, de considérer que les catastrophes du temps présent, violences et trahisons, sont les effets propres d'un soulèvement de haine aux dimensions mondiales. Ce qu'implique cette *volonté de faire une guerre dure* que nous recommandons, c'est en premier lieu une soif de sacrifice qui se fasse sentir tout au long de nos journées. Il faut que nous apprenions à aimer la pauvreté que nous impose le coût de la guerre, les inconvénients résultant de restrictions de plus en plus nombreuses, la suppression de nos plaisirs et de nos loisirs. Ce qu'implique cette volonté de faire une guerre dure, c'est une intolérance farouche à l'égard de tout état d'esprit qui se mettrait en travers de la marche à la délivrance prochaine. La police des Etats et leur justice régleront le cas des étrangers suspects, des espions, des traîtres : cela ne suffit pas. Il faut que les défaitistes, les irrésolus, les coupeurs de cheveux en quatre, les apaiseurs, les sympathisants des sympathisants de l'ennemi, s'aperçoivent que la vie leur devient intenable au milieu des peuples libres : ainsi ils seront mis hors d'état de nuire sans qu'il soit nécessaire de les mettre en prison. Ce qu'implique cette volonté de faire une guerre dure, c'est enfin la disparition de cet esprit légaliste, de ce formalisme juridique, œuvre de pusillanimité et d'hypocrisie, qui a été exploité avec tant de succès par les ennemis du droit.

Que ces dispositions prévalent en chacun de nous, et bien des problèmes ressortissant à la compétence de nos chefs recevront leur solution : car le souffle des peuples est créateur de génie.

YVES R. SIMON

## CHARLES DE GAULLE

Philippe Barrès nous présente le chef des Français Libres en un tableau très sympathique et très vivant. Son livre<sup>1</sup> est une adhésion en même temps qu'une étude assez objective du soldat. Pour beaucoup de Français, de Gaulle incarne la volonté de résistance contre l'ennemi commun, Hitler, par la poursuite de la guerre dans l'Empire et devient de ce fait le symbole de la libération de la patrie. D'aucuns pensent que l'armistice demandé par le maréchal Pétain était justifié parce que la continuation des hostilités aurait résulté en un massacre des populations civiles et l'annihilation de l'armée désarmée. De ces deux positions aussi contradictoires, il appert que ceux qui veulent sincèrement servir la France doivent éviter de dresser les Français les uns contre les autres en accablant un groupe de toutes les fautes politiques et en accordant à l'autre le monopole du patriotisme et de l'héroïsme. La défaite de la France est le résultat d'une longue chaîne d'erreurs commises par la politique maladroitement généreuse du Front Populaire et par l'étroitesse de vue des partis de droite. Cette lutte intestine, en retardant la préparation sérieuse de la guerre, a miné le sens de résistance du peuple aussi efficacement que les activités de la 5<sup>e</sup> colonne. Les querelles de Français doivent se régler entre Français, et il serait de mauvaise politique de poser toute action qui pousserait le gouvernement de Vichy dans les bras des Allemands. Le mouvement degaulliste établit la nécessité d'une politique de balance qui reconnaît l'aide militaire admirable apporté par les forces françaises libres et qui tend à empêcher l'écrasement complet de la France dont la position actuelle constitue encore une menace pour Hitler.

Barrès fait preuve d'un patriotisme éclairé en ne tombant aucunement dans les excès du propandiste zélé ou du partisan aveuglé. Il sait nous faire grâce du triste spec-

---

(1) *Charles de Gaulle*, par Philippe Barrès, édité par Les Editions Variétés, Montréal, 1941.

tacle des querelles de famille. Au lieu de dresser une pièce de propagande dont la véracité reste toujours douteuse, il laisse parler les faits et les textes qui sont par eux-mêmes très éloquents.

La jeunesse de Charles de Gaulle laisse soupçonner les qualités de chef audacieux et les dons de stratéliste novateur.

Avec ses soldats de plomb, il organise déjà des batailles savantes. Brillant élève à Saint-Cyr, à sa sortie de l'école il choisit pour servir le régiment commandé par le colonel Pétain pour lequel il a une grande admiration et sous les ordres duquel il fit la guerre de 1914. Valeureux officier, il fut blessé trois fois, et sa conduite sur les champs de bataille lui valut trois citations. Prisonnier en 1916, il ne se soumet pas à son sort et à cinq reprises il tente de s'évader ; malheureusement sa haute taille le fait repérer facilement. De sa longue captivité, il rapporte une série d'observations sur les Allemands qui lui permettront d'apprécier exactement les intentions des vaincus d'hier. Parmi les prisonniers de guerre, il rencontre le futur général Catroux qui devait être relevé de ses fonctions de gouverneur par le gouvernement de Bordeaux parce qu'il refusait de céder l'Indochine. Après l'armistice, il participe à la campagne de Pologne en 1921 sous les ordres du général Weygand. En reconnaissance de ses services la République de Pologne lui décerne la croix de saint Wenceslas.

L'expérience des opérations militaires terminée, il fait un stage à l'École de Guerre où déjà il manifeste sa volonté de rompre avec les théories militaires officielles. Quand l'occasion se présente, il applique sa méthode « de circonstances », qui va à l'encontre de la tactique enseignée à l'École de Guerre. Le résultat de ce coup d'audace est que Pétain lui confie un cours à cette même école. Il précise sa conception de la guerre moderne et publie deux volumes : *Au fil de l'épée*, en 1932, et *Vers l'armée de métier*, en 1934.

Ce militaire sait que les périodes de paix sont des périodes de préparations, car sa captivité lui a révélé que l'Allemand ne se laisse pas facilement abattre par la défaite et, imbu de sa supériorité, il rêve encore de conquête. Sa clairvoyance de technicien militaire lui permet de réaliser

la nécessité de moderniser l'Armée, aussi consacre-t-il le meilleur de ses énergies à doter la France des armes modernes qui la défendront, et à faire accepter les tactiques nouvelles de la conduite de la guerre, profondément modifiées par la mécanisation. Barrès raconte comment, durant un séjour en Allemagne en 1934, le nom du colonel de Gaulle parvint à ses oreilles. Les ouvrages de cet officier français peu écouté dans son pays étaient étudiés avec soin par les militaires allemands de l'entourage d'Hitler.

Les nombreuses citations révèlent un écrivain très vivant et au style imagé, qui rend accessibles aux lecteurs non initiés les problèmes d'attaque et de défense et nous montrent aussi un homme qui connaît profondément la physionomie géographique et historique de son pays.

Anxieux de voir ses projets prendre forme, de Gaulle se rapproche de Paul Reynaud; le soldat et le politique s'unissent pour briser l'opposition du Grand Etat-Major toujours attaché aux principes établis de défense.

La guerre de 1939 trouva de Gaulle prêt à combattre avec la même énergie farouche malgré le peu de support que ses suggestions de réforme ont reçu de la part de ses supérieurs. La leçon de la campagne de Pologne le confirme dans son opinion qu'une mise au point s'impose dans l'armée et la guerre au ralenti lui paraît une tactique habile de la part des Allemands pour mieux ajuster leur machine de guerre à la taille de la France. Conscient du danger, il soumet à ses chefs un memorandum dans lequel il les met en garde contre l'apparente inactivité de l'ennemi et exhorte que ce temps précieux soit employé à plein rendement pour moderniser l'équipement : il réclame des milliers de tanks et d'avions.

Soldat de grande classe, la République reconnaît ses mérites et sa valeur en le nommant général, le plus jeune de l'armée. Commandant une division cuirassée dans la région de Laon et d'Abbeville, en dépit d'un équipement inférieur et incomplet, il repousse l'ennemi avec une telle maîtrise que Weygand le cite à l'ordre du jour. Cette éclatante action militaire prouve clairement que les soldats de 1940 étaient d'aussi valeureux combattants que ceux de 1914 et que s'ils avaient eu à leur disposition la force méca-

nique suffisante, l'issue de la guerre aurait peut-être été modifiée.

Quand, le 6 juin, Reynaud prend la direction du gouvernement, il confie au jeune général le poste de sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Guerre. Durant ces heures décisives, de Gaulle est chargé de missions très importantes et délicates auprès du gouvernement anglais. Jusqu'aux derniers moments, il maintient sa volonté de lutte. Aux déclarations des défaitistes, il oppose des solutions concrètes : porter la ligne de combat en Bretagne pour permettre aux armées de se reconstituer et même si nécessaire continuer la lutte en Afrique du Nord. Pour réfuter ceux qui doutent de la capacité des Anglais d'encaisser les coups durs, il apporte les assurances de Churchill de combattre jusqu'à la victoire commune.

La campagne de France aura confirmé d'une façon tragique les prévisions faites par de Gaulle. Les divisions cuirassées allemandes qui s'avançaient en territoire français à une allure conquérante, étaient composées suivant les données proposées par le général. L'élément surprise ajouté par le fait que cette division manœuvre d'une façon indépendante ainsi que l'action conjuguée des blindés et des avions avait été préconisées dans ses ouvrages.

Au moment où Reynaud lance son appel au Président des Etats-Unis et lui demande d'envoyer des nuages d'avions de guerre, il était déjà trop tard : la volonté de vaincre était éteinte.

Les conditions d'armistice auront dessillé les yeux des Français trop confiants en l'esprit chevaleresque de l'ennemi. La lecture de ces textes qui pèsent si lourdement sur le pays de France, révèle bien l'habileté des Allemands. La panique devait avoir atteint un point très généralisé pour que le gouvernement français souscrive à la clause 19, par laquelle il s'engage à remettre entre les mains de la Gestapo les réfugiés politiques allemands. La réputation de la France, refuge des persécutés, allait recevoir une tache sombre. Le manque de prévision quant au sort des prisonniers de guerre plaçait entre les mains des Allemands leur plus fort argument pour forcer le Gouvernement de Vichy à accep-

ter la collaboration. Hitler, sachant la puissance de cet argument, s'ingénia à retarder la mise en vigueur de l'armistice. Durant la discussion qui commença le 17 juin jusqu'à la signature par l'Italie qui eut lieu le 25, les Allemands ont ramassé, d'après l'auteur, plus de 1,000,000 de soldats français.

Pendant que les pourparlers de paix se poursuivaient, naissait le mouvement des Français Libres. Le 19 juin, un Français que sa clairvoyance et sa bravoure qualifiaient au titre de chef, refusait énergiquement d'admettre la défaite et appelait à sa suite tous les soldats français. Cet appel ne reçut pas la réponse espérée, mais celui qui l'avait lancé allait tenir bon parce qu'il avait foi en la France. De tout le livre, c'est peut-être le récit des débuts de ce mouvement qui est davantage émouvant, parce qu'il est rempli d'espérance. Ce fut réellement le réveil des humbles car les grands noms qu'on attendait, ne se rallièrent pas. Il y eut quelques cas isolés d'hommes de première valeur, des militaires surtout. Patiemment, de Gaulle, reconnu par le gouvernement anglais comme chef des Français Libres, organisa son armée, composée seulement de volontaires. Peu à peu les Forces Françaises Libres atteignirent le nombre imposant de 55,000 hommes de troupes entraînées et armées dont 1,200 aviateurs; 25 navires de guerre, dont le Surcouf, composent la marine de guerre.

Bientôt se rallièrent des colonies qu'il fallut administrer, soutenir dans leur vie économique et en assurer la défense. Ces terres françaises ne sont pas les plus riches, ni les plus développées de l'Empire, cependant la position stratégique de l'Afrique Equatoriale française, du Cameroun et des territoires du Tchad leur donne une valeur militaire très considérable.

Dans son organisation militaire et administrative, de Gaulle a su conserver le caractère français, et on peut dire qu'il existe sur le territoire anglais une petite France dont les activités et les travaux sont dirigés vers la libération de la Patrie. Churchill déclare catégoriquement dans la lettre jointe à l'accord relatif à l'organisation des Forces Françaises Libres : « Je saisis cette occasion pour déclarer

que le Gouvernement de Sa Majesté est résolu, lorsque les armes alliées auront rapporté la victoire, à assurer la restauration intégrale de l'indépendance et de la grandeur de la France. » (p. 179).

Que sera l'avenir de cette héroïque équipée ? Son passé nous assure qu'il sera à l'honneur de la France. Le mouvement degaulliste, dès ses débuts, prit un caractère militaire qui le plaçait au-dessus des critiques. Cette orientation était-elle une conséquence du fait que les grandes figures politiques ignoraient cette initiative ? Devra-t-il, maintenant que des territoires sont placés sous sa direction, tendre vers la puissance politique ? Voilà le point crucial. Les quelques interventions dans ce domaine ont été malheureuses à plusieurs points de vue et lui ont aliéné maintes sympathies. Si de Gaulle entre dans les rouages d'une guerre mondiale, son impatience de soldat ne doit pas se faire nuisante. D'autre part pour gagner la sympathie des autres nations, ne devrait-il pas proposer une solution pour la reconstruction de l'après-guerre ? Toutefois, il semble qu'à moins d'adhésions d'hommes politiques propres et d'expérience ainsi que de quelques doctrinaires, les Français Libres serviront mieux les Alliés et la cause de la France en restreignant leurs activités à la poursuite de la guerre.

Le livre de Philippe Barrès aura le très grand mérite, grâce à une présentation intelligente des faits essentiels dans un style clair et vibrant, de faire disparaître plusieurs incompréhensions nées d'un point de départ manqué, qui jetaient un doute sur la valeur humaine des adhérents de ce groupe et sur le désintéressement de leurs buts. Observateur lucide, l'auteur est aussi un patriote qui cherche à jeter une lumière sans tache sur le drame complexe qui se déroule en France depuis la guerre mondiale II. Le message d'espérance en la libération de ce malheureux pays sous le joug de l'ennemi touche une corde sensible chez tous ses amis. Politiquement, l'attitude prise par le général de Gaulle peut être discutée, mais par sa noblesse et son désintéressement, elle s'ajoute à la pléiade des âmes courageuses qui font la grandeur de la France.

ANDRÉ LANGLOIS

## LE THÉÂTRE

« L'ECHANGE » chez les compagnons de Saint-Laurent

“...l'esclavage où je me trouvais en Amérique m'était très pénible et je me suis peint sous les traits d'un jeune gaillard qui vend sa femme pour recouvrer sa liberté. J'ai fait du désir perfide et multiforme de la liberté une actrice américaine, en lui opposant l'épouse légitime en qui j'ai voulu incarner la passion de servir. Tous ces rôles sortent tout entiers du thème comme dans une symphonie on confie une partie aux violons et telle autre aux bois. En résumé, c'est moi-même qui suis tous les personnages, l'actrice, l'épouse délaissée, le jeune sauvage et le négociant calculateur...”

C'est en ces termes que Paul Claudel expliquait le sujet de *L'Echange*, qu'il venait de terminer à Boston, en 1893, à Mme Marguerite Moréno, épouse de Marcel Schwob, artiste de grande classe, dont le cinéma ne nous a fait connaître que la force comique. Les trois actes parurent dans *l'Ermitage*, vaillante petite revue symboliste où André Gide, Henri Ghéon, Maurice Denis, Jacques Copeau, Francis Jammes, Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier se firent connaître comme écrivains. La même revue publia *L'Otage*, refusé par *La Revue de Paris* !

Ce n'est qu'en 1913, au Vieux-Colombier, que la pièce fut créée avec Jacques Copeau et Charles Dullin. Les Pitoëff la reprirent à Genève, avec l'aide et les conseils de l'auteur qui assista, deux mois durant, à toutes les représentations, pesant chaque geste, chaque intonation, étudiant chaque gesticulation rythmique. Et la voici, en 1942, en

Amérique, présentée par les Compagnons de Saint-Laurent, à *L'Ermitage* (nom prédestiné !), avec l'éminent concours de Mme Ludmilla Pitoëff, dans le rôle de Marthe aux longues nattes, l'épouse fidèle, la Douce-Amère.

Une pièce de Claudel se raconte mal. L'auteur a voulu représenter dans *L'Echange* la valeur qui ne s'échange pas, que l'argent, malgré sa toute-puissance, n'obtiendra jamais. Louis Laine veut céder sa femme à un vieux Yankee pour qui le dollar est dieu, contre la propre femme de ce dernier, extravagante actrice. Il meurt tué par un domestique de cette dernière.

C'est un drame parfait. L'économie des moyens est portée à l'extrême : l'action, confiée à quatre personnages qui y ont participation égale, se déroule dans un même lieu, sur une plage de la côte du Pacifique, du lever au coucher du soleil. Deux hommes, deux femmes :

*Et comme entre les voix, il y a un concert entre les âmes, qu'elles se haïssent ou s'aiment.*

*Et nous, tous quatre, nous avons les cheveux noirs, et c'est ainsi que nous sommes réunis.*

*Comme des ouvriers qu'on a loués pour travailler à une même pièce* dit Léchy Elbernon.

L'Amérique est là avec ses différents visages, ses actrices portées aux nues, ses grands espaces qui invitent au vagabondage, son amour de l'argent vite gagné, incarnée par Léchy Elbernon, Louis Laine et Thomas Pollock. Seule Marthe, européenne, fait contraste par son amour du durable, de l'achevé, de la tradition, sa fidélité de paysanne chrétienne, sa joie d'épouse fidèle, tendre, qui aime et veut être aimée.

Louis Laine est insensible à son affection. Rien n'est plus étrange que cet indien couleur d'écorce, être quasi végétal, rimbaldien, whitmanien, insouciant, inconscient de sa responsabilité, rempli de rêves : « Je voudrais être menuisier... Je voudrais être conducteur de diligence en Californie... Je me ferai épicier dans l'ouest... » Le destin de l'homme ne lui suffit même pas ; il désirerait être plante, animal, oiseau. Il rêve dans son hamac :

*O je voudrais être comme un crapaud dans le cresson  
quand brille la lune seraine.*

Ce qu'il sait il l'a appris des bêtes : une araignée lui a raconté des histoires ; il connaît les fourmis selon leur nation. Il déclare : « Je n'ai pas été élevé... Dans les villes aux rues infinies, pleines de peuple... »

Un brin d'herbe l'attendrit, le vol d'un oiseau le captive, mais il regarde à peine sa femme. Il lui reproche de l'aimer, de vouloir lui ravir sa liberté, de l'avoir marié. Elle est prête à faire n'importe quoi pour lui plaire, elle le suivra n'importe où, dans la pauvreté, le travail : elle voudrait même qu'il l'a dispute, ce qui serait tout de même une manière de s'occuper d'elle :

*Si tu le veux je travaillerai pour toi,  
Je ferai un champ, j'arracherai l'herbe avec les mains,  
j'arracherai les souches d'arbres avec la pioche et la serpe;  
et je sèmerai et j'arroserai,*

*Et je travaillerai tant que le jour est long, et le soir tu  
me reprocheras toutes les choses une par une.*

*Et je ne penserai rien là contre, et je serai devant toi  
comme quelqu'un de content et qui a mangé.*

*Mais tu ne me commandes rien et tu n'as pas le souci  
de moi et tu me laisses faire ce que je veux.*

Thomas Pollock Nageoire réalise un Oncle Sam stylisé, coloré, haut-de-forme et redingote rouges ! « Il a trouvé son salut tout fait, dit Léchy. C'est pourquoi il a fait sa fortune, car il faut bien faire quelque chose. » Il ne croit qu'en l'argent, sa foi, son désir d'absolu il les a placés en lui. Il remercie Dieu de l'avoir fait. Il ponctue sa conversation de *nonsense*, il appelle Marthe *Bittersweet*.

Ne voyons pas en Léchy la femme américaine. Elle incarne un cas extrême. Claudel le disait à Marguerite Moréno (loc. cit.) : « ...il n'y a aucune vérité objective à laquelle j'aie prétendu ». On ne peut se tromper au point de ne voir en elle qu'une quelconque femme fatale, plus ou moins *vamp*. Madaule voit en elle une déracinée, d'origine humble, qui s'est fait un univers à sa mesure, falsifié, truqué, comme le théâtre, en quoi elle a mis sa vie. Elle

en parle d'ailleurs avec une poésie prenante, des expressions capiteuses : « Il y a la salle et il y a la scène ». Dans la foule qui se presse autour d'elle, elle reconnaît le banquier auquel, demain, on demandera des comptes, l'épouse adultère qui a abandonné son enfant malade et celui qui n'a rien fait de la journée. Ils lui appartiennent tous puisque, à volonté, elle les émeut ou les transporte, les fait rire ou pleurer. C'est d'ailleurs par ce côté artificiel de sa vie qu'elle plaît à Louis. Après la séparation des deux époux, pour lui faire oublier Marthe, elle lui mime la mort, l'amour, elle se montre à lui cœur déchiré, chair meurtrie. Elle emprunte à la langue indienne ses métaphores, ses cris, ses chants, en une scène très périlleuse pour l'actrice qui la joue.

La vieille Europe traditionnelle, policée, durable, se réconcilie avec l'ardente Amérique, débridée et sauvage dans cette poignée de mains que s'échangent Marthe et Thomas au-dessus du cadavre de Louis. Honnête paysanne, elle lui remet l'argent trouvé dans la tunique du mort, le prix de l'échange :

MARTHE. — *Reprenez cela, Thomas Pollock, cela vous revient. Voyez si le compte y est. [...]*

THOMAS. — *Je reprendrai ce papier, car il ne faut pas le jeter.*

*Et l'argent est une chose pour ceux qui savent s'en servir. La journée est finie et une autre est commencée. Voici que je me lève. O que les jambes me semblent pesantes !*

*Douce-Amère, quel que soit le mal que je vous ai fait, pardonnez-moi.*

*Qu'allez-vous faire maintenant ?*

MARTHE. — *Je vais faire ma robe de deuil, car je suis veuve.*

THOMAS. — *Est-ce que je puis vous aider en quelque chose ?*

MARTHE. — *Thomas Pollock, je suis plus riche que vous ne l'êtes. [...]*

*Non, je ne sais ce que je ferai.*

*C'est assez du jour présent, c'est assez que de vivre aujourd'hui, et de faire ce qu'on a à faire avec soin.*

*Je coudrai, travaillerai l'ouvrage que j'ai sur les genoux.*

THOMAS. — *Voulez-vous me donner la main ?*

MARTHE. — *Aidez-moi à le rapporter à la maison.*

Tout le drame est un profond poème lyrique à quatre voix qui se répondent, se contrastent, s'enlacent. Les images prodigieuses se multiplient. Ici, c'est une page lyrique sur le blé indien ; là, des réflexions sur le rôle de l'argent ; ailleurs des considérations sur le théâtre, le soleil à midi : cette heure qui n'est pas l'heure, les oiseaux, la marche des saisons, la marée. Le cosmisme de Claudel s'épanouit merveilleusement : tout l'univers est appelé à la confession de la vérité : hommes, bêtes, plantes, pierres. Lyrisme et action se pénètrent profondément, s'équilibrent et se confondent. Les circonstances forcent les âmes à montrer leur vrai visage.

On voit assez par ces quelques notes la valeur d'un tel spectacle. Jamais nous ne serons assez reconnaissants au Père Legault, après nous avoir révélé Ghéon, de nous initier à Claudel de si magistrale façon. Il est très malheureux que les catholiques soient divisés sur ce grand poète et lui présentent souvent une fin de non-recevoir absolue, très près de l'entêtement animal. En tout cas, ceux qui ne l'ont pas encore compris n'ont qu'à l'entendre dire ou vivre par Mme Pitoëff. On retourne volontiers à un film, dont on n'a pas saisi tout le sens, et on refuse au plus grand poète l'audience qu'il mérite et l'attention qu'il est en droit d'attendre de ceux pour qui il écrit.

Dans un décor rêvé par Georges Pitoëff, dont le souvenir a erré par toute la salle durant la représentation, et exécuté par la Maîtrise d'Arts (plage avec vagues stylisées — un grand arbre à la ramure cristalline), *L'Échange* a pris corps devant nous. Les trois Compagnons anonymes, le jeune sauvage, le négociant et l'actrice ont admirablement secondé l'interprète de Marthe Laine et ne nous ont pas rendu sensible une différence d'exécution que quelques-uns craignaient. Bien qu'on ne veuille pas être injuste envers eux, Mme Ludmilla Pitoëff nous retient tellement qu'on ne sait parler que d'elle.

Il faut la voir dans sa robe verte, avec ses deux nattes,

son air de suppliante antique, ses appels de raison tendre, puis l'acceptation de l'échange inique, la résignation au veuvage triste, après le calvaire de l'épouse inacceptée. Il faut entendre cette voix à nulle autre pareille, adorablement chantante, pleine de nuances délicates, de modulations amoureuses, d'inflexions tendres, répondre à Louis Laine qui lui demande qui elle est pour ainsi lui prendre sa liberté : « ta femme ». Et ailleurs : « Ta vie, c'est une femme qui te l'a donnée et c'est une autre femme qui vient te la redemander ». C'est un art parfait, atteint par dépouillement. Mme Pitoëff ne « joue » pas : elle prête sa chair et son âme à Marthe, elle vit pour elle quelques heures. Notre admiration ne faiblit pas un moment mais le summum de perfection et d'émotion est atteint au deuxième acte, lorsqu'elle apprend que son mari l'a vendue : « Tu as vendu ta femme ». Une suite d'exclamations excessivement difficiles à lire : « O rouge ! O honte !... O lit des parents morts !... O maison ! » A la lecture, rien ne nous semble aussi artificiel comme rhétorique. Dit par Mme Pitoëff, c'est le texte le plus riche, le plus dense. Elle le décante de son hermétisme, le libère de sa gangue de mots, lui fait rendre son entier message. On comprend à ce moment pourquoi la grande artiste dit si volontiers à ses familiers que, lorsqu'elle monte sur la scène pour jouer Claudel, c'est comme si elle montait à l'autel pour y dire la Messe. La vie de Marthe, obscure, sacrifiée au devoir, à l'amour, à la passion de servir et qui ne peut même pas obtenir sa part, « la part de la femme », remet en mémoire un vers admirable de Claudel, dans l'*Announce* : « Le mâle est prêtre, mais il est permis à la femme d'être victime... »

La voix de la France ne s'est pas tue qui nous transmet par delà des mers, par la plus grande de ses artistes, l'âme de son plus grand poète.

*L'Echange* est d'un immense enrichissement spirituel pour tous ceux qui l'écoutent. Comme l'a dit un critique : cette pièce déplace beaucoup d'air, semblable à de grandes migrations d'oiseaux...

MARCEL RAYMOND

## LE PRINTEMPS TRAGIQUE par René Benjamin

Un récit vivant, aux colorations vives et diverses, semblable à ces journées d'automne où se mêlent le sourire et les larmes du ciel. Certaines pages émeuvent, d'autres égayent, plusieurs font réfléchir. Vifs croquis, portraits d'un ferme dessin, tableaux paisibles, paysages de ruines, scènes mouvementées de l'envahissement et de l'exode des réfugiés, le narrateur rassemble tout cela dans *Le Printemps tragique*. René Benjamin, provincial par la profondeur de l'âme, parisien par la vivacité de l'esprit, connaît admirablement ses compatriotes, les peint avec une amoureuse exactitude. Il compose ses personnages des contrastes qui se rencontrent dans le tempérament français. A la surface, légèreté, finesse, ironie; là-dessous, sérieux, énergie, indomptable ressort. A la lecture de *Printemps tragique*, impossible de ne pas évoquer Rabelais et Montaigne, ces deux sources inépuisables de la littérature française.

Récit où la sensibilité se développe sous le contrôle de la raison. Benjamin appartient à l'école de *L'Action française*. Il n'a pas pour cela rejeté le romantisme. Selon l'heureuse formule de Barrès, il accepte le romantisme sous une discipline classique. Il a écrit plusieurs ouvrages : ses biographies de Molière et de Balzac resteront. Et aussi *Le Printemps tragique*. Ce livre ne se raconte pas, ne se résume pas, il faut le lire. Après quelque temps, on voudra le relire, en méditer certaines pages. Il mérite qu'on le déguste. C'est une liqueur précieuse que l'alambic a tirée d'un vin capiteux des coteaux de France. Elle éclaire le cristal; on ne se lasse pas de son bouquet, de sa saveur.

Les images expriment mal, incomplètement ma ferveur. Je dispose du cadre d'une note pour rendre compte d'un livre qui m'inspirerait vingt pages de commentaires et de gloses. Citerai-je tel paragraphe, tel passage? Je voudrais citer dix, vingt pages, toutes les pages! Je le répète : il importe que le plus grand nombre possible de Canadiens-Français le lisent.

Encore un ouvrage sur la guerre, sur les malheurs de la France ? s'informe un ami. — Eh oui ! — J'en ai lu sept et il en paraît trois ou quatre par mois. C'est une avalanche ! Je suis saturé, écœuré. — Je comprends. Tout de même lisez *Le Printemps tragique*. Il ne ressemble à aucun des livres auxquels vous faites allusion. Pour me plaire, cet ami a acheté le livre. Il l'a lu. Il m'en a parlé comme je vous en parle. Depuis, il ne cesse de le louer, de le répandre. Sa propagande détermine des enthousiasmes analogues au sien.

René Benjamin montre le visage de la France envahie, broyée, fumante, saignante. Il n'escamote rien de l'affreuse réalité. Mais il montre aussi que quelque chose d'intact subsiste sous les ruines et le désordre matériels, que quelque chose s'éveille d'une longue torpeur, se manifeste avec éclat : l'âme française. Âme du grand seigneur, de l'intellectuel, du modeste bourgeois, de l'obscur paysan. A tous les niveaux, âme partout la même, partout d'une trempe supérieure. Voici l'inoubliable figure de monsieur Le Meunier, ancien diplomate, Français hautement civilisé, épris d'art et de beauté. Il se donne fougueusement à un dernier amour, il s'y suicide à petite dose, au jour le jour. Pourquoi ce sage, sur la fin de son existence, commet-il une pareille folie ? Il ne veut pas voir les Allemands envahir et piétiner la France. Cet abominable spectacle serait au-dessus de ses forces. Il préfère se retirer dans la mort. Voilà un exemple entre mille de la vigueur, de la fierté ombrageuse du patriotisme français. Monsieur Le Meunier révèle l'aspect cornélien du tempérament d'une nation. Nature de grand luxe qui ne saurait souffrir la honte d'une humiliation. D'autres natures apparaissent, moins délicatement susceptibles mais plus courageuses, plus nécessaires à l'œuvre de la reconstruction, de la renaissance : le narrateur, un médecin philosophe, un brave curé de campagne, un ménage de paysans : le père et la mère Courvalain qui perdent leur fils à la guerre. Ces divers personnages prennent part au drame, participent aux phases rapides de l'envahissement et de la défaite, donnent la mesure de l'énergie et de la

sagesse françaises en ces jours de catastrophe, d'angoisses et de souffrances inouïes. C'est à travers ces Français que nous revivons l'épreuve de la France. C'est à travers eux que nous découvrons les réserves d'intelligence, de sensibilité et de force morale de la France, que nous puisons une juste confiance dans son relèvement, dans la poursuite de ses destinées. Il fallait un penseur et un poète pour réussir ce poème de vérité et d'espérance. Ce livre devait être écrit : il l'est. Il doit être lu au Canada français, figurer dans chacune de nos bibliothèques. Toute grande œuvre française, à l'heure actuelle plus que jamais, doit trouver des échos et des prolongements parmi nous.

R. D.

TOI, L'HOMME NOUVEAU ! par *Charles Frédéric, S.J.*

Bien qu'ils ne soient pas rigoureusement liés entre eux, les quelque douze chapitres de *Toi, l'homme nouveau !* sont dominés par une idée maîtresse : aider le jeune Canadien français d'aujourd'hui à vivre une belle vie d'homme. C'est une série de méditations sur les thèmes inépuisables de l'idéal, de la patrie et de la religion, en même temps qu'un recueil de conseils pratiques pour la vie morale et la vie intellectuelle. Rien de bien neuf dans l'ensemble; comme le fait remarquer l'abbé Groulx, dans la préface : "L'originalité de l'auteur serait plutôt de ressaisir ce problème de l'éducation avec un sens aigu de l'actualité, et surtout avec une foi inentamée en la jeunesse."

Ecrivant pour les jeunes, le P. Frédéric a voulu son volume attrayant : quelques belles photographies ainsi qu'une typographie nette et bien aérée invitent à lecture; la phrase est vivante, oratoire, chargée d'images, ponctuée d'interpellations; de nombreuses anecdotes agrémentent l'exposé en même temps qu'elles l'étayent. Le style en général a du ryth-

me, du panache même ; tout ce qu'il faut pour soutenir l'attention des plus jeunes surtout. Par contre, les esprits plus formés voudraient parfois une pensée plus dense dans une phrase plus concise.

JEAN RACETTE

### LES BEAUX JOURS VIENDRONT...

par *Charles-Henri Beaupray*.

Livre d'un jeune qui veut vivre et redonner à son peuple une existence plus belle, plus saine. Tout est vitalité, élan, montée dans ces pages. Une foi dans l'avenir, capable de provoquer le sourire des sceptiques, de redonner l'espoir aux hommes qui pensent.

Une volonté de s'attacher au réel, (sans parfois y parvenir toujours), une soif de reconquérir les positions perdues, de rétablir une économie plus autonome, condition de la vie totale d'un peuple.

Livre de jeune. Ses défauts même le disent. L'auteur a voulu poser un geste d'apôtre social plus que s'affirmer artiste pur. Le geste, il le pose, en homme, avec un élan magnifique. La manière "littéraire", la présentation trahissent plus de faiblesse : certaines pages manquent de maîtrise, d'autres, d'une profonde psychologie de la vie. Surtout, il subsiste une équivoque sérieuse sur le genre même du livre : roman ou thèse ? On ne le sait trop. L'unité ne semble pas créée. Intégrer davantage, dans la vie du roman, certaines notions qui fleurissent trop les manuels (v. g. p. 20 ; p. 213), et la facture de l'intrigue apparaîtra ce qu'elle est en réalité : solide, alerte.

Je ne reprocherai pas à l'auteur d'avoir publié son livre trop tôt. Ne demandons pas à nos débutants, d'un premier coup, le chef-d'œuvre. Que l'ouvrage rende un son humain, qu'il tende à l'absolu, il nous suffit. L'avenir et le travail se chargeront du reste. Voici un jeune qui veut vivre ; qu'il aille de l'avant... Il ne sera peut-être pas le plus grand littéraire... Il sera un homme... Pour lui aussi, les beaux jours viendront.

JEAN DESFOGES.

LE RAYON LOINTAIN, par *Marcel Maestro*.

"... Et j'ai écrit des vers en français, très spontanément, avec joie...", nous avoue, avec candeur, l'auteur. Certes, nous n'en voulons pas à la spontanéité, mais il ne faudrait pas la confondre avec l'inspiration.

Le ridicule serait ici trop facile. La naïveté de ce recueil atteint des proportions "limites". Ici et là (La danse sur la montagne. Les feux follets.), une idée un peu originale semble percer, mais alors, quelle pauvreté de sentiment et d'imagination ! En général, les lieux communs les plus courants s'y trouvent traités avec une rare banalité. La fin de chaque poème, particulièrement décevante, est presque toujours inattendue, cocasse, baroque.

Et pourtant, le commencement est-il beaucoup mieux ? Témoin ce début de poème assez typique :

— Petites folies pour les enfants. —  
*Je connaissais un bébé de Paris  
 qui ne pouvait prononcer  
 autre mot que "baba".  
 Je lui demandai : veux-tu apprendre de moi  
 d'autres mots que "baba" ?  
 Il répondit : Non, merci.  
 "baba" me suffit.*

Nous ne voulons pas interdire à l'auteur de ces poésies l'amour de la poésie et de la langue françaises. Mais il serait certes préférable qu'il se contente, pendant quelque temps, encore, d'aimer et d'admirer.

JEAN LE BRAQ.

Editions Lafayette. Manchester, N. H.

Prochainement

ANDRE DAVID

## Message à de jeunes Anglaises

Nul ne lira sans une intense émotion le nouveau livre de l'auteur de *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains* et de *Mon Père, Répondez-moi*. M. ANDRE DAVID s'est fait un point d'honneur de ne rien publier depuis son arrivée aux Etats-Unis, avant d'avoir rendu hommage à l'hérouisme du peuple anglais.

Son *Message à de Jeunes Anglaises*, dédié à sa sœur et à ses nièces, est une longue lettre intime, débordante de tendresse, d'admiration et de douleur, destinée en même temps à tous ceux et toutes celles qui, sous les bombardements des Iles Britanniques, partagèrent et partageront encore les mêmes misères. Il prend un accent d'autant plus poignant qu'il est conçu par un écrivain français étroitement mêlé aux mouvements catholiques de gauche des dernières années. M. ANDRE DAVID était en effet, à Paris, le Directeur de la *Collection Catholique* des Editions Gallimard et le Fondateur-Directeur des *Conférences des Ambassadeurs*, à la tribune desquelles les orateurs les plus illustres de notre époque venaient exprimer librement leurs opinions.

Le livre, composé comme une symphonie, débute par l'évocation d'une petite maison des environs d'Oxford, fixe rapidement quelques points d'histoire des rapports entre la France et l'Angleterre, entraîne le lecteur sur les lieux embrasés par l'incendie, l'incline devant de sublimes exemples de dévouements particuliers, lui propose de vastes sujets de réflexion sur notre drame social, le rafraîchit aux sources inspirées de la morale chrétienne, pour le ramener enfin dans le décor de la petite maison d'Oxford, la nuit de Noël 1941.

Oeuvre chrétienne de la plus haute inspiration, ce *Message à de Jeunes Anglaises* relève le défi des Forces du Mal qui ne sauraient avoir de prise sur l'âme éternelle et sa déchirante sensibilité est plus féconde que toutes les polémiques et toutes les violences.

JACQUES MARITAIN

# Le Crépuscule de la civilisation

2<sup>e</sup> édition

1er volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.60.  
Édition numérotée sur Japon : \$ 1.75.

---

AUGUSTE VIATTE

# L'Extrême-Orient et nous

Un livre sur l'Orient par un spécialiste des questions orientales

Un livre d'actualité

M. Auguste Viatte est professeur à l'Université Laval, de Québec et ancien collaborateur de la *Vie Intellectuelle*.

6e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.65.  
Édition numérotée sur vergé "Byronic" : \$ 1.25.

---

UN DIRIGEANT FRANÇAIS D'ACTION CATHOLIQUE

# Témoignage sur la situation actuelle en France

Préface de

**JACQUES MARITAIN**

... ni un réquisitoire contre Pétain, ni une attaque contre de Gaulle, mais un témoignage émouvant sur la France dans les chaînes.

5e volume de la collection **Problèmes actuels**.  
\$ 0.75; par la poste : \$ 0.80.

ROBERT CHARBONNEAU

# Ils posséderont la terre

roman

## EXTRAITS DE PRESSE

"Du premier coup, M. Charbonneau s'est placé sur le plan de la littérature universelle : on peut comparer son roman aux œuvres des meilleurs écrivains étrangers."

GÉBARD DAGENAIS, *La Revue Moderne*, 1-42.

"Jamais chez nous romancier n'avait atteint à de telles profondeurs, n'avait plongé regards plus cruels ni lucides au fond de l'âme humaine. *Ils posséderont la terre* pose nettement le problème de la destinée humaine, M. Charbonneau compromet le salut de ses créatures, son roman est le plus chargé d'inquiétudes de tous les romans canadiens : c'est une œuvre unique chez nous.

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 6-12-41.

"C'est là un livre qui pourra distraire de l'attente où ils sont d'un nouveau Giono, d'un autre Giraudoux ou d'un extraordinaire Jouhandeau, les exigeants amateurs de belles-lettres."

GUY JASMIN, *La Revue Populaire*, 1-42.

"... Robert Charbonneau, dont le premier ouvrage, *Ils posséderont la terre*, marque une date importante dans la vie de l'esprit au Canada. Un chef-d'œuvre ? Nullement, mais un roman fort et âpre, puissamment conçu, écrit dans une langue dépouillée et profondément suggestive dans sa retenue volontaire."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 20-12-41.

"Par la composition de son œuvre, par le choix des personnages, par le procédé d'écriture, M. Robert Charbonneau apporte à nos lettres un élément neuf ; il s'impose à l'attention de tous ceux pour qui la chose littéraire a encore, en notre pays, son importance."

EMILE-CHARLES HAMEL, *Le Jour*, 6-12-41.

"On doit reconnaître à cet auteur un sens psychologique d'une profondeur parfois digne d'un Mauriac. Son dernier roman *Ils posséderont la terre* en est une preuve tangible."

JEAN-PAUL GUILBEAULT, *Le Quartier latin*, 12-12-41.

"Robert Charbonneau est un psychologue lucide, amer et cruel."

*La Presse*, 27-12-41.

"Les romanciers de chez nous, en effet, ont écouté Edmond Jaloux : 'Il est sage de ne peindre que les gens que l'on connaît et les milieux où l'on a vécu'. C'est aussi ce conseil que pratique Robert Charbonneau, d'ailleurs. Mais lui, son milieu, c'est la ville, et les gens qu'il connaît ce sont des jeunes de la ville, adolescents inquiets, troublés qui se cherchent ; voilà qui est nouveau dans notre littérature, et prometteur."

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 1-42.

"Il me paraît juste de dire que M. Charbonneau a écrit en bon français un fort acceptable roman anglais."

RAYMOND TANGHE, *L'Action Universitaire*, 1-42.

2e volume de la collection *Le Serpent d'airain* : \$ 1.25.

WALLACE FOWLIE  
**La pureté dans l'art**

Le choix du titre, les deux études consacrées à l'auteur de *l'Immo-raliste* et le rapprochement des noms de T. S. Elliot et de Mallarmé indiquent bien l'esprit dans lequel ces pages ont été écrites.

Ce livre n'est pas le résultat d'un assemblage arbitraire d'essais épars. C'est par l'éminent souci de chercher et de tirer à la lumière les principes de la pureté dans l'art que M. Fowlie a été guidé vers Mallarmé, T. S. Elliot et Gide. En effet, cette acception toute mallarméenne du mot de pureté rejoint ici la pensée de Gide qui a exprimé sur ce point une opinion formelle.

"La pureté en art comme partout, c'est cela qui importe" écrit André Gide dans le *Journal des Faux Monnayeurs*.

Une note sur le secret du chant tient lieu de préface à cet ouvrage qui se termine par de clairvoyants commentaires sur le roman français et par un court hommage à la France.

M. Fowlie avait déjà publié plusieurs ouvrages à Paris et à New-York, entre autres *From Chartered Land* chez Longmans et *Ernest Psichari*, à Paris, chez Figuière.

Ce jeune écrivain, professeur de lettres à l'université Yale, s'est assimilé parfaitement la langue française. Il écrit en tenant compte des plus subtiles nuances des mots, de leur sens profond, de leur vie propre.

Voilà certes un livre qui élucide maint problème et sera d'un grand secours à tous les esprits désireux de pénétrer le sens et la portée de la littérature moderne.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

---

ANNE HEBERT  
**Les songes en équilibre**  
*Poèmes*

Il s'agit d'une œuvre à part dans notre littérature. L'auteur est parvenue à surprendre le chant secret de l'enfance, de l'adolescence et, avec une technique réduite au minimum, déficiente même parfois, à réaliser une sorte de chef-d'œuvre.

On ne connaît rien d'aussi frais, d'aussi clair et près de l'enfance que les plus beaux de ces poèmes.

Tout le recueil peut être mis entre les mains des fillettes qui y apprendront le chant à l'état pur, la modulation d'une âme tantôt qui s'ébat ou qui rêve, tantôt qui médite, contemple et prie.

On devine tout au long de ces pages une sensibilité vive, une personnalité ardente, prématurément murie mais restée disponible, une nature poétique admirablement servie par des dispositions extraordinaires.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

Edition de luxe numérotée sur Byronic : \$ 1.50.

Sous peu

# R. S. V. P.

par

**ADRIEN ROBITAILLE**

du programme radiophonique "S.V.P."

Préface de

**RINGUET**

---

Prochainement

ADOLPHE NANTEL,

## La terre du 8<sup>e</sup>

*roman*

---

Assurez-vous la **collection complète** de ces ouvrages en vous inscrivant immédiatement et bénéficiez **d'une remise de 15 %** sur les livres que vous désirez.

Un dépôt de un dollar est requis pour l'inscription sur la liste des abonnés; deux dollars pour ceux qui désirent recevoir l'édition de luxe numérotée. Ce dépôt sera remboursé sur demande aux bureaux des Editions.

Les abonnés jouiront des avantages suivants :

1. — Ils recevront le livre à l'essai, au moins quelques jours avant sa mise en librairie.
2. — S'ils l'acceptent, ils nous feront parvenir, dans les huit jours, le prix du livre moins la remise de 15 %.
3. — Dans le cas contraire, ils retourneront le livre, à nos frais, en parfait état, dans le même temps, sinon le prix sera déduit de leur dépôt.

**Souscrivez immédiatement et vous recevrez gratuitement CINQ MYSTERES EN FORME DE RETABLE.**

RENE SCHWOB

# Cinq mystères en forme de rétable

1er volume

LA NUIT DE NOËL  
L'ADORATION DES MAGES  
LE DRAME DE LA PASSION

“Ces mystères dramatiques de Schwob sont une des plus importantes contributions au théâtre chrétien du siècle, au théâtre (tout court). Le meilleur Ghéon est dépassé, cela rejoint Claudel, Marcel et Obey.”

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 2-8-41.

“C'est une âme juive, sympathique et toute baignée de la lumière de vérité, qui nous montre certains aspects de l'œuvre et de la vie du Christ et surtout qui analyse, scrute, juge les réactions du peuple juif en face du Christ. C'est en quelque sorte un témoignage. Et le témoin est très lucide et pas toujours tendre pour ses compatriotes.”

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 9-41.

“Il faut mettre les *Cinq mystères en forme de rétable* à portée de sa main. Les soirs de lassitude et d'abandon, ils nous redonneront l'inaltérable jeunesse qui se dégage d'une histoire bi-millénaire. La plume de René Schwob nous offre la clef des musiques intérieures qui ne se tairont jamais en nous.”

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 23-7-41.

“L'œuvre de René Schwob est chargée de sens. Tout ce qu'il écrit reste dans l'esprit et y fructifie. Ces mystères ne sont pas une exception.”

MARGOT ROBERT ADAMS, *People and Freedom*, Londres, 10-41.

“Une œuvre qui est l'aboutissement de l'évolution spirituelle d'un des plus grands écrivains catholiques de France, mûrie et écrite sous le coup des événements qui ont suivi la défaite française.”

“En nous envoyant ses pièces, René Schwob, qui n'avait pas jusqu'ici abordé le genre dramatique, nous écrit : “...pendant que le destin du monde est en train de se jouer, il me semble impossible d'écrire rien d'autre que des paraphrases évangéliques.”

PRÉFACE.

1er volume de la collection *Le Serpent d'airain* : \$ 1.50.

**HOMMAGE**  
**du**  
**SECRETARIAT**  
**de la**  
**PROVINCE**

**Hector Perrier**  
**ministre**

Jean Bruchési  
sous-ministre



Les trois facteurs indispensables  
pour vivre heureux.

---

## LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

*Coffrets de sûreté à tous nos bureaux*

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

Paru

GUSTAVE COHEN

## Lettres aux Américains

*Un Français parle*  
*Découverte de l'Amérique*  
*De la Sorbonne à Yale*  
*L'antisémitisme français*  
*La jeunesse française*  
*Les Déclarations des Droits*  
*américaines et françaises*

Prix : \$ 0.50; par la poste : \$ 0.55.  
Édition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.25.

---

Sous peu

LUIGI STURZO

## La pensée catholique et les guerres modernes

*suit de*

POLITIQUE ET THÉOLOGIE MORALE  
DÉMOCRATIE, LIBERTÉ, AUTORITÉ

7e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 1.25.  
Édition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.75.  
sur Japon : \$ 2.50.

L'Arbre

Quelques succès de librairie publiés par  
LES EDITIONS DE L'ARBRE

JACQUES MARITAIN  
Le crépuscule de la civilisation  
*2e édition*

YVES SIMON  
La grande crise  
de la République française

COMTE SFORZA  
Les Italiens tels qu'ils sont

ROBERT CHARBONNEAU  
Ils posséderont la terre  
*roman*

Prochainement

ANDRE DAVID  
Message à de jeunes Anglaises

HENRI TROYAT  
*Priz Goncourt 1938.*  
Le jugement de Dieu